

Article

« Évolution de la formation sociale et transformation de l'organisation de l'espace dans le Nord de la Thaïlande (1850-1977) »

Michel Bruneau

Cahiers de géographie du Québec, vol. 22, n° 56, 1978, p. 217-263.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021394ar>

DOI: 10.7202/021394ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉVOLUTION DE LA FORMATION SOCIALE ET TRANSFORMATIONS DE L'ESPACE DANS LE NORD DE LA THAÏLANDE (1850-1977)

par

Michel BRUNEAU

*Centre d'études de géographie tropicale, Domaine universitaire, Bordeaux
33405, Talence, France*

RESUME

Le Nord de la Thaïlande, isolé et très mal contrôlé jusqu'à la fin du XIXe siècle, a été peu à peu intégré dans l'espace national Thai à la suite des réformes de Chulalongkorn et de la création d'un réseau de transports modernes. L'abolition de l'esclavage, le remplacement de la rente travail par la rente argent, ont marqué l'évolution de la formation sociale siamoise et permis la pénétration du capitalisme marchand dans les campagnes du Nord. Cette pénétration n'a pris de l'importance qu'après 1950 avec le développement de cultures commerciales et la différenciation ville-campagne. La petite production marchande qui est le fait d'une paysannerie parcellaire caractérise la plus grande partie du Nord. Mais le capital financier transnational s'investit dans des agro-industries qui essaient de contrôler de plus en plus les petites exploitations. Ces transformations dans les rapports de production et les forces productives d'une formation sociale dont le mode de production dominant d'«asiatique» devient capitaliste, ont eu des conséquences sur l'organisation de l'espace. Au système spatial en auréoles, hérité des formations sociales à mode de production «asiatique» dominant, se substitue de plus en plus une différenciation de l'espace en fonction de la plus ou moins grande pénétration du mode de production capitaliste. Une analyse concrète des rapports sociaux en relation avec les structures spatiales héritées ou actuelles à une échelle régionale est un préalable à toute critique de l'aménagement du territoire.

MOTS-CLÉS: Formation sociale, mode de production capitaliste, mode de production asiatique, relation ville-campagne, aménagement du territoire, organisation de l'espace, Nord de la Thaïlande.

ABSTRACT

Social formation evolution and spatial transformations in Northern Thailand (1850-1972)

Isolated and poorly controlled until the end of the XIXe century, Northern Thailand has gradually been integrated in the Thai national space following the reforms enacted during the reign of Chulalongkorn and the creation of a modern transport network. The abolition of slavery, the replacement of kind by cash for the payment of land rent have been determinant in the evolution of the Siamese social formation and have permitted the penetration of merchant capitalism in the countryside of the North. This penetration only became important after 1950 with the development of cash crops and the increasing town-country differentiation. Petty commodity production carried out by the small land bound peasantry is characteristic of most of the Northern region. But transnational financial capital is being invested in agro-industries which attempt to increasingly control the small production units. These transformations in the relations of production and of productive forces in a social formation whose dominant mode of production from «asiatic» is becoming capitalist, have had consequences on the organization of space. To a spatial system in rings, inherited from social formations dominated by the asiatic mode of production, is substituted a spatial differentiation which is a function of the lesser or greater penetration of the capitalist mode of production. A concrete analysis of social relations in their linkages with inherited or actual social structures at the regional level is a prerequisite to any criticism of land planning.

KEY WORDS: Northern Thailand, social formation, capitalist mode of production, asian mode of production, town-country relations, land planning, spatial organization.

Un précédent article sur l'espace national thaïlandais (Bruneau et *al.*, 1977) a permis de définir la démarche et d'esquisser une analyse des rapports entre la formation sociale et son espace. On voudrait appliquer ici cette méthode à l'échelle plus grande d'un espace régional, en montrant concrètement les effets, sur l'organisation de l'espace, de la pénétration du mode de production capitaliste et la façon dont il modifie les structures spatiales antérieures liées aux précédents modes de production (mode de production «asiatique», mode de production tribal).

Le Nord de la Thaïlande est l'une des cinq régions de la planification thaïlandaise, régions qui ont été délimitées en fonction de critères à la fois écologiques et historiques (figures 1 et 2). Elle est en fait constituée de deux espaces très différents: le Nord montagneux d'une part, avec ses bassins et ses vallées peuplés de Khon Muang* et ses montagnes occupées par des minorités ethniques; le Nord de la plaine centrale d'autre part, correspondant au coeur de l'ancien royaume de Sukhothai, région siamoise sous-peuplée et périphérique par rapport au royaume du Siam. On est donc en présence de deux milieux humains et écologiques très différents, mais dont le point commun est d'être situé au Nord de la région centrale d'Ayuthaya puis de Bangkok, dans un pays où la centralisation et la domination de la capitale sont extrêmes.

Le Nord a toujours été périphérique et même très isolé jusqu'au début du XXe siècle. C'est l'évolution de la formation sociale siamoise, dominée d'abord par un mode de production «asiatique», puis par le mode de production capitaliste, qui a rompu cet isolement et a entraîné une intégration progressive mais encore inachevée du Nord à l'espace national thaïlandais. Il faut donc, dans un premier temps, décrire cet isolement en le mettant en rapport avec les deux formations sociales siamoise et lao du XIXe siècle. On montrera ensuite comment la politique de réformes du roi Chulalongkorn et la mise en place de moyens de communication ont facilité la pénétration de la petite production marchande, puis d'importantes modifications dans l'occupation et l'organisation de l'espace avec la division de plus en plus grande du travail et l'apparition du fait urbain dans le Nord. Enfin, on s'efforcera d'analyser les structures spatiales proprement dites et leurs transformations en cours, d'une façon très concrète et précise, à un niveau cartographique, dans le cas des bassins de Chiang Mai et Lampang d'une part, de la plaine de Sukhothai d'autre part (figure 2). Le cadre régional choisi ici n'a pas de valeur en lui-même et n'a d'autre finalité que de délimiter un espace d'étendue limitée sur lequel on peut analyser très concrètement les effets dans l'espace de l'évolution de la formation sociale dans son ensemble. Cette évolution, qui a déjà été étudiée dans l'article précédent (Bruneau et *al.*, 1977) ne sera retracée que brièvement et on retiendra principalement les éléments qui intéressent plus spécifiquement le Nord.

LE NORD DU SIAM A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE (1850-1895)

Au milieu du XIX^e siècle, la société Tai était caractérisée par un mode de production «asiatique». Deux formations économiques et sociales, la formation des principautés lao et celle du royaume du Siam, avaient une influence sur l'organisation de l'espace du Nord de la Thaïlande, chacune d'entre elles étant dominée par un «mode de production asiatique».

Mode de production «asiatique», formations sociales siamoise et lao

Vers 1850, la formation sociale siamoise est caractérisée par l'existence de classes; l'aristocratie des Chao et Nai est la classe dominante qui, incarnant l'Etat

* Pour faciliter la lecture de l'article un glossaire des principaux termes Thai utilisés dans le texte est reproduit en annexe. On notera en particulier les nombreux usages du mot *Muang*.

sous le roi, s'approprié le surproduit des communautés rurales et contrôle étroitement le commerce. Elle vit dans les villes (Muang) et dans la capitale. Sa fonction est d'encadrer la population pour constituer une armée en temps de guerre et organiser les corvées auxquelles sont soumis tous les paysans. Ceux-ci se divisent en Phraï ou hommes libres soumis à la corvée et attachés à un patron (Naï ou Chao) auquel ils doivent cadeaux et prestations en échange de sa protection, et en That ou esclaves, à la disposition de leur maître (Naï ou Chao) mais pouvant avoir leurs propres terres et même racheter leur liberté. Les Phraï, soumis à une sorte de servage, ont la liberté de changer de patron. Il n'y a pas de propriété privée de la terre mais seulement une possession toujours révocable. Les moines bouddhistes constituent un ordre à part non soumis aux corvées mais confiné dans des fonctions uniquement religieuses, tout homme pouvant devenir bonze puis retrouver, quand il le désire, sa condition antérieure. Les royaumes de Sukhothai puis d'Ayuthaya ayant subi une forte influence Khmer (surtout le second), ont conservé une certaine divinisation du souverain et la tradition de grands travaux pour l'irrigation, le drainage et les transports par voie d'eau grâce aux corvées. Le mode de production dominant est donc bien le mode de production «asiatique» à grands travaux, les communautés rurales, villageoises, conservant des survivances (liens de parenté, entraide collective) du mode de production tribal antérieur. Dans les principautés du Nord, on retrouve la même répartition de la population en classes. Cependant, la formation sociale lao a des souverains (Chao Muang) moins puissants que le roi du Siam et ne nécessite pas un système de corvées aussi strict, car les grands travaux y sont moins importants, en dehors du défrichage et de l'occupation de nouveaux territoires. Le mode de production «asiatique» sans grands travaux domine dans les plaines alors que les ethnies montagnardes conservent un mode de production tribal centré sur des communautés villageoises sans état.

Au système d'autorité par emboîtement (le roi, les Chao, les Naï et leurs clientèles de Phraï et de That) correspond un système religieux prébouddhiste qui s'est conservé dans le bouddhisme Théravada, religion officielle de ces royaumes. Des génies (Phi) ont une assise territoriale et répondent à l'ordre social, caractérisé par une pyramide de clientèles. A la capitale (Muang principal) et au roi ou prince correspond le Phi Muang, génie du Muang, et le Lak Muang, poteau de bois symbolisant le pouvoir dynastique. Chaque province ou district (Muang) a son Phi Muang et son Lak Muang en parallèle avec l'autorité locale (Naï ou Chao). Chaque village (Ban) a son esprit (Phi Ban) symbolisant la communauté dirigée par son chef (Puyaiban). L'ensemble des maisonnées du Muang doit participer chaque année aux offrandes pour la fête du Lak Muang, concrétisant ainsi l'unité territoriale sous l'autorité du Chao Muang résidant dans la capitale (Muang). Le culte des Phi est repris en compte par le bouddhisme et les pagodes les plus importantes sont dans la ville principale à proximité du Lak Muang. Les superstructures idéologiques (culte des Phi) et juridico-politiques (appareil d'Etat) sont étroitement liées et assurent la reproduction du mode de production «asiatique» dominant. L'infrastructure économique reposant sur les communautés rurales est en dernière analyse déterminante à cause du surproduit qui permet l'existence de l'aristocratie et des moines bouddhistes. Lorsque le surproduit n'est pas important, on reste dans un mode de production tribal. L'appropriation totale du surproduit par l'aristocratie et les bonzes ainsi que le contrôle étroit du commerce ne permettent pas le développement d'une classe bourgeoise.

Faiblesse des échanges et isolement du Nord de Siam au milieu du XIX^e siècle

Le Nord de la plaine centrale de Tak à Uttaradit est isolé du cœur du Siam situé à la tête du delta autour d'Ayuthaya (figure 1) par une vaste zone de forêts s'étendant de Nakhon Sawan jusqu'à Phitsanulok et Sukhothai (figure 2). Mgr. Pallegoix décrit cette région comme quasi déserte, à part quelques rares villages le long de la Mae Nan. Ses berges ne sont peuplées qu'à partir de Phitsanulok

Figure 1

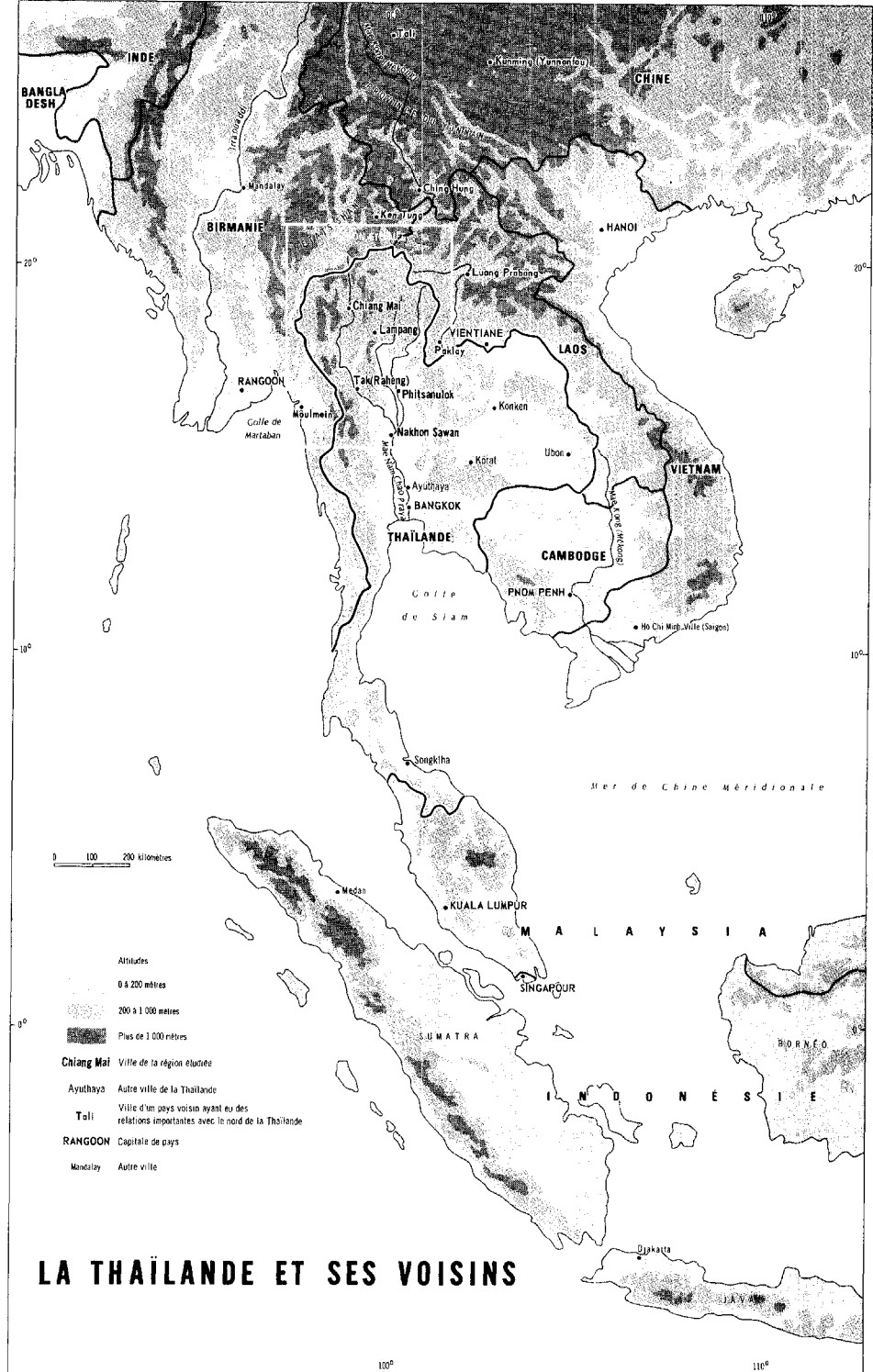
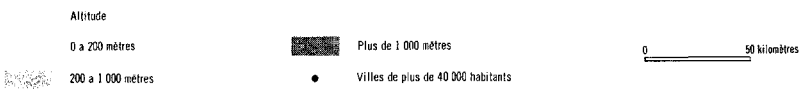
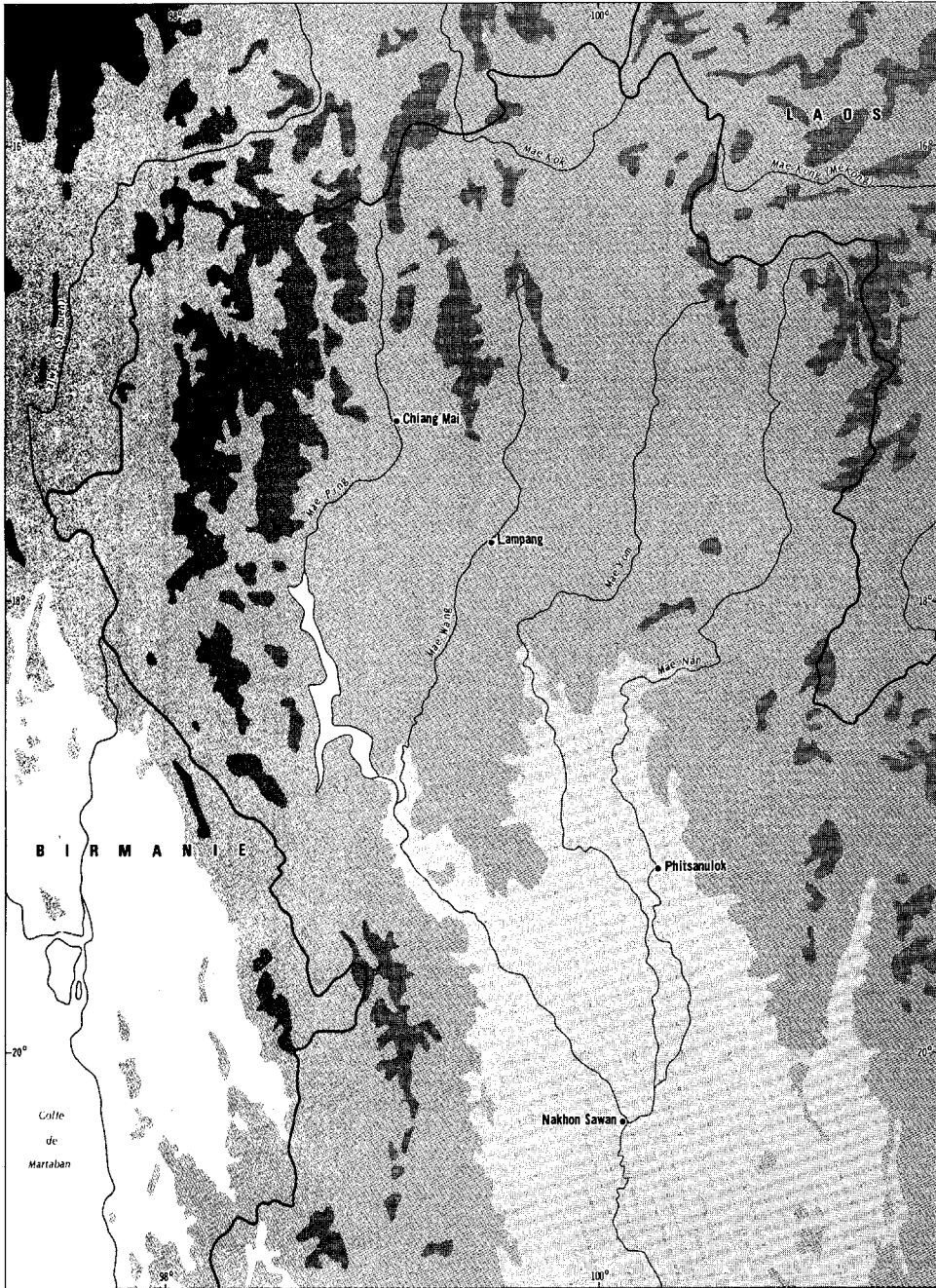


Figure 2

LE NORD DE LA THAÏLANDE



jusqu'à Phichai et Uttaradit, et celles de la Mae Yon de Sukhothai à Si Satchanalai (figure 2). En dehors des berges de ces deux rivières, la forêt s'étend de toutes parts. Cette région est connue pour l'insécurité qui y règne à cause du brigandage généralisé (Pallegoix, Mgr., 1854, p. 92-93). Plus au Nord, le relief ainsi que les nombreux rapides sur les rivières sont un obstacle. Tous ces Muang vivent essentiellement en autarcie. Il n'y a qu'une saison de culture, la saison des pluies où se fait la culture annuelle du riz, nourriture de base complétée par les produits de la pêche et quelques piments. En saison sèche, l'activité agricole est presque inexistante, en dehors des berges et de quelques bas fonds bien irrigués du bassin de Chiang Mai où une deuxième culture de riz est possible. La productivité du travail est encore faible et le surproduit très limité. Cependant, l'existence d'une économie quasi autarcique ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'échanges commerciaux. Ceux-ci se font sur les marchés dans les villes les plus importantes.

Le marché de Chiang Mai, par exemple, se tient le long de la rue principale entre les deux enceintes sur le côté Est. Les femmes des villages environnants viennent très tôt vendre légumes, poisson, viande de porc, fruits (bananes, noix de coco, mangues, longanes...). Le tabac, les noix de bétel, le miang, le coton, les poteries et les fleurs sont également offerts. Il y a des boutiques chinoises et birmanes vendant diverses cotonnades, des objets de bois et de fer, les laques. L'artisanat est très développé dans les environs de Chiang Mai (tissus, poteries, armes, instruments aratoires, vannerie, argent repoussé, laque). Chaque maison, dans les villages, tisse elle-même pour satisfaire ses besoins les plus courants et les teintures végétales sont de fabrication locale. On note cependant déjà la présence de cotonnades anglaises ou indiennes, venant de Moulmein, de la soie et de l'opium venant du Yunnan ainsi que divers outils en fer et en cuivre (figure 1), (Mac Leod, 1869, p. 35-36). Les échanges se font souvent sous forme de troc, car la monnaie est très rare. Le sel, importé de Bangkok, précieux, remplace le numéraire, les noix de bétel servant de petite monnaie. Des roupies ou des ticaux peuvent être utilisés, mais la monnaie la plus courante est l'argent brut (80%) en petits lingots. Ainsi, il existe un commerce local pour la consommation courante entre les villages les plus proches et la ville de Chiang Mai. Il existe également un commerce avec les ethnies montagnardes. Avec l'une d'entre elles, celle des Karen, sont échangés du fer et des instruments en fer venant de chez les Lua, du sel contre des tissus, des oignons, des piments et du coton.

Enfin, un commerce international se fait avec les Karen Rouges qui échangent des esclaves, des poneys et de la laque contre du bétail, et avec les Chinois du Yunnan qui apportent des récipients en fer et en cuivre, de l'or, de la soie et rapportent du coton, des cornes de bêtes sauvages, des crevettes séchées, des nids d'oiseaux (Colquhoun, 1885, p. 36). Une vingtaine de Chinois résident à Chiang Mai pour ce commerce qui est alimenté par des caravanes d'environ 300 mules chacune. Les échanges avec Moulmein (en Birmanie) et l'empire anglais sont très réduits puisqu'ils consistent à troquer du bétail contre quelques cotonnades. Vers Bangkok et les provinces siamoises, sont expédiés du bois de teck, de la laque, du tabac, du sucre de palme... contre du sel et des porcelaines chinoises. On peut également inclure dans les exportations vers Bangkok le tribut annuel versé au roi du Siam qui s'élève pour Chiang Mai à 250 troncs de teck de deux pieds de diamètre. Le roi du Siam peut également demander quand il le désire des éléphants et du bois. On pourrait faire une analyse du même type pour le marché de Lampang. Les berges de la Mae Nan au Nord de Phitsanulok et celles de la Mae Yom au Nord de Sukhothai ont également un commerce réduit par voie d'eau avec Bangkok. Elles expédient un peu de riz, du sucre de canne, du coton et du tabac principalement contre du sel et divers objets (Lunet de la Jonquière, 1906, p. 114). Cette zone orientée vers Bangkok est encore moins ouverte sur le plan économique que les principautés du Nord. L'insécurité qui y règne, due au mauvais encadrement administratif et à l'éloignement de Bangkok contribue à expliquer son isolement.

Dans les années 1850, la faiblesse des échanges commerciaux et la non pénétration de l'économie monétaire dans le Nord de la Thaïlande a pour cause essentielle la très grande difficulté des communications. Dans la plaine centrale jusqu'à Uttaradit, Sawankalok et Raheng, on peut circuler facilement en bateau (sampan et pirogues). Au delà, de nombreux rapides sur les quatre rivières Mae Ping, Wang, Yom et Nan ralentissent la circulation, si bien que dans la région montagneuse, les transports terrestres sont beaucoup plus utilisés que les transports par voie d'eau caractéristiques du Siam. Les plus riches ou les aristocrates vont à dos d'éléphant. En plaine, sur de très courtes distances, on peut utiliser la charette, mais celle-ci tirée par des hommes est assez rare. Le moyen de transport le plus courant est la caravane de zébus ou de petits chevaux le long de sentiers muletiers. Il est utilisé encore aujourd'hui entre les villages de la montagne et les vallées qui sont actuellement desservies par des routes ou des pistes. Ces caravanes parcourent de longues distances, conduites par des Chinois Ho du Yunnan ou par des Ngio (Shan de Birmanie) et formées de 60 à 300 mulets selon leur importance. Elles partent de Tali au Yunnan (figure 1), se rendent à Chiang Mai par Keng Tung (dans les États Shan de Birmanie) et Chiang Rai, puis continuent jusqu'à Moulmein en passant par Raheng ou par Hot et Mae Sariang, ou bien à Lampang, Phrae et Uttaradit. Au milieu du XIX^e siècle, les transports ne sont pas encore très réguliers sur ces trajets car les relations de Chiang Mai et de Keng Tung sont très mauvaises. Ils se sont développés surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le tableau 1 montre la longueur de ces transports, par conséquent leur coût très élevé. Seuls quelques produits ou objets, précieux ou rares, peuvent être transportés sur de grandes distances.

Tableau 1

Durée, en nombre de journées de transport, entre Chiang Mai et diverses villes, par voie d'eau (Bangkok) et par voie terrestre (Moulmein, Tali)

	CHIANG MAI	
	En saison sèche	En saison des pluies
Depuis Bangkok (1).....	67	48
Jusqu'à Bangkok (1).....	35	17
Moulmein (Birmanie) (1)		15
Tali (Yunnan) (2).....		60 à 90

(1) Hallet, H.S., (1890).
(2) Mac Carthy, (1883).

Au milieu du XIX^e siècle, la production marchande est encore très peu développée dans le Nord de la Thaïlande et les contacts avec l'extérieur sont extrêmement réduits. Le mode de production «asiatique» est dominant dans les plaines, autour des villes. Dans la montagne, chez les minorités ethniques le mode de production tribal l'emporte encore largement.

Les premiers occidentaux ont pénétré, mais sans grand succès. Un missionnaire catholique français, M. Grandjean, a été envoyé à Chiang Mai en 1844 par Mgr Pallegroix. Il est resté deux mois et demi et parti sans espoir de retour (Grandjean, 1846). Les Anglais installés en Basse Birmanie, envoyèrent depuis Moulmein deux missions, l'une dirigée par le Docteur Richardson en 1829-1830, l'autre par le

Captain Mac Leod en 1837 pour établir des relations commerciales plus régulières avec les principautés de Chiang Mai, Lampun et Lampang, en particulier pour favoriser l'importation du bétail en Birmanie. Mac Leod, en allant jusqu'à Chieng Tung et Chieng Hung (Ching Hung) chercha à ouvrir une voie commerciale vers le Yunnan non sans beaucoup de difficultés (Mac Leod, capt., 1837, p. 1-100). Celle-ci ne fut vraiment ouverte aux marchands de Moulmein que quelques années plus tard, les Chao étant très réticents et imposant des taxes prohibitives et des monopoles de vente affermés à quelques individus. Malgré ces premiers contacts avec des occidentaux, on peut dire que l'ensemble de la région est resté en grande partie fermé aux échanges et aux influences occidentales jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Par contre, dans la deuxième moitié de ce siècle, le commerce par caravanes se développe et les contacts avec le Siam et les occidentaux se font de plus en plus fréquents.

Début de la pénétration économique extérieure (1850-1895)

Cet isolement économique ne s'est que très lentement atténué jusqu'à la fin du XIX^e siècle. De 1850 à 1895, les marchés des principales villes n'ont cessé de se développer. Chiang Mai, Lampang, Uttaradit, Raheng et Phitsanulok ont donc ajouté à leurs fonctions administrative et religieuse une fonction commerciale de plus en plus importante. Cependant ce commerce encore en grande partie traditionnel n'affecte pas beaucoup ou pas du tout les campagnes environnantes qui ont leurs propres circuits d'échange en fonction de la dissémination de l'artisanat dans les différents villages et ne connaissent pas la monnaie. À la fin du XIX^e siècle l'isolement des principautés du Nord est encore tel qu'il peut se présenter des cas de famine. Satow signale la sécheresse de 1885 dans le bassin de Lampang où des milliers de personnes durent se nourrir avec une tubercule amère (espèce de *Colocasia*) qui pousse à l'état sauvage dans la forêt et d'autres émigrer à la recherche de nourriture (Satow, 1886, p. 196).

Le mode de production «asiatique» est toujours dominant, et correspond assez bien à l'analyse qu'en fait J. Chesneaux: «les échanges, dans ces sociétés asiatiques, ne semblent porter que sur quelques denrées complémentaires dont se trouve manquer le village et le district, et sur le surproduit prélevé par l'Etat (céréales, matières première diverses); les échanges commerciaux ne constituent donc que des courants marginaux ou à sens unique, et ils sont incapables d'affecter profondément l'unité villageoise de production-consommation». Contrairement au mode de production féodal «il n'existe pas de lien commercial direct entre la ville et la campagne; le commerce à longue distance est contrôlé par le souverain». J. Chesneaux parle ainsi du «caractère superfétatoire de la fonction urbaine dans la société asiatique» (Chesneaux, 1969, p. 30-31). A propos des villes du Nord Siam, on peut reprendre les termes de M. Cartier caractérisant les villes chinoises traditionnelles: «la ville est tout d'abord siège de l'autorité, jouant un rôle à la fois rituel et administratif; elle est ensuite une place forte, un espace enclos de murailles; ce n'est qu'en dernier lieu qu'elle peut être considérée comme un centre économique, lieu de marchés ou de foires» (Cartier, 1970, p. 833).

Le marché de Lampang

L'exemple de Lampang à la fin du XIX^e siècle (alors appelé Lakon ou Lakone), tel que l'ont observé plusieurs voyageurs européens (Holt Hallet, Carl Bock, Mac Carthy), est très significatif de l'évolution de cette seconde moitié du XIX^e siècle. En 1883, Mac Carthy le présente ainsi: «Lakon est un centre commercial important. Du Yunnan sont importés principalement de la soie et de l'opium. Il y a un certain nombre de sujets britanniques, engagés dans le commerce de la soie et du bois, environ cent chinois, et quelques agents siamois dont la principale occupation est d'apporter le trouble» (Mac Carthy, 1883). Le commerce de la ville de Lampang est analysé de façon beaucoup plus détaillée par Holt Hallet (Colguhoum,

Hallet, 1888, p. 280). Neuf à dix bateaux chinois font chaque mois le voyage de Bangkok à Lampang (figure 1) transportant des marchandises pour une valeur de 9 à 10 000 roupies. Sont exportés vers Bangkok des bois, de teck en particulier, des peaux, des cornes, de l'ivoire et de la laque, vers la Chine, du coton, des cornes, des feuilles d'or, du salpêtre, de l'ivoire, des plaques de cuivre ornementales. Du Yunnan viennent chaque année 5 à 6 caravanes de 30 à 80 mules (Neis, 1885, p. 80). Lampang reçoit de différentes directions environ 10 000 animaux de portage et 20 000 porteurs par an. Il importe quelques marchandises de fabrication européenne, des textiles surtout, de Bangkok et de Moulmein par Raheng (figure 1). Cependant, les coûts de transport sont élevés à cause de l'étroitesse de la Mae Wang, et les marchandises de fabrication européenne plus chères qu'à Chiang Mai. Les principaux magasins appartiennent à des Birmans et à des Chinois. La monnaie la plus utilisée n'est pas le tical siamois mais la roupie indienne comme à Chiang Mai. On voit ainsi que les échanges de cette région sont encore beaucoup plus orientés au sud vers Moulmein que vers Bangkok.

La principale ressource et exportation de Lampang est le bois de teck. P. Neis en 1884 note déjà ce fait: «Lakone est encore une ville importante et son gouverneur possède d'immenses forêts de teck, exploitées par des Birmans et déjà aussi par quelques maisons anglaises, qui augmentent d'année en année l'étendue de leurs concessions». Un vice-consul anglais y est installé en 1885 ainsi que des missionnaires. En 1905, les archives du consulat anglais relatent la présence de quatre firmes britanniques avec du personnel européen et surtout plusieurs centaines de sujets britanniques (Birman, Shan, Mon, Karen) dans la ville et sa région, la population de la ville étant estimée à une vingtaine de milliers d'habitants. (Consulate Nakaun Lampang, 1905).

L'exploitation du teck

Avant 1880, les forêts de teck n'étaient exploitées que par des Birmans ou plus rarement des Chinois qui obtenaient des concessions des Chao en leur versant une partie du produit. Ceci se faisait de façon désordonnée et les jeunes arbres étaient coupés sans tenir compte de la reconstitution de la forêt. Les parties les plus proches de la Birmanie, les forêts de l'Ouest du bassin de Chiang Mai étaient déjà épuisées en 1880 lorsque A.R. Colquhoun s'y rendit (Colquhoun, 1885, p. 87-88). Les forêts plus riches en tecks étaient dans la région de Lampang et dans celle de Chiang Saen plus au Nord. C'est ce qui explique que quelques années plus tard le principal centre de commerce du teck soit devenu Lampang.

L'épuisement des ressources forestières de la Birmanie dans les années 80 a orienté les compagnies européennes vers le Nord du Siam où de telles ressources existaient encore. Les exportations de bois de teck n'ont véritablement commencé dans les principautés du Nord, qu'à partir de 1883. Les concessionnaires Birmans et secondairement Chinois ont conclu des contrats avec les compagnies commerciales européennes, britanniques surtout, installées à Bangkok puis à Lampang et Chiang Mai. Elles leur avançaient l'argent pour financer les travaux de préparation (3 à 4 ans) nécessaires avant que les billes de teck soient vendables (prix des éléphants et salaires). Dès 1895, on estimait que 42% du bois était expédié par des sujets britanniques, 48% par des Thai (surtout Chinois) et 10% par un Chinois protégé par la France. Le pillage des forêts conduisit l'administration siamoise à établir un contrôle en 1895 qui favorisa les grandes compagnies à cause de la nécessité de planifier à long terme les coupes et de faire une sélection sur de vastes superficies (Ingram, 1971, p. 106-107).

Les principaux centres urbains et la pénétration de l'économie marchande

Chiang Mai avec ses 25 000 habitants environ reste en 1885 le principal centre urbain et commercial. «Elle est l'entrepôt de Moulmein et de Bangkok pour tous

les pays Shan et Karen, un centre d'exploitation du teck et d'exportation d'étoffes, de coton, de bestiaux, de thé» (Ibos, 1900, p. 20). M. A. Cheek dit que malgré les difficultés dues aux taxes et aux monopoles, qui subsistent encore, le commerce a progressé; il souligne l'importance du marché de Chiang Mai (Backus, 1886, p. 543). La roupie indienne est la monnaie la plus fréquemment utilisée, mais le troc est encore largement pratiqué. La pénétration occidentale est sensible à Chiang Mai avec l'établissement d'une mission presbytérienne en 1867 et d'un consulat anglais en 1883. Une compagnie forestière et quelques commerçants européens s'y sont installés à la même époque. Chiang Mai et Lampang sont les deux principaux centres, mais sur les routes commerciales il existe des relais: au Nord Chiang Rai, de faible importance, sur la route de Tali; au Sud Uttaradit et Raheng sont plus importants. Uttaradit sur la Mae Nan au contact entre le Nord montagneux et la plaine centrale est un centre de transit sur les chemins de Luang Prabang (vers l'est au Laos par Paklay et Nam Pat) et de Nan pour les caravanes venant de Chiang Mai, du Yunnan et pour les marchandises venant de Bangkok par la Mae Nan (figure 1). De même Raheng sur la Mae Ping à l'Ouest dans la même situation est un centre de transit vers Moulmein et vers Bangkok pour les marchandises venant ou allant à Chiang Mai. Une compagnie anglaise y a installé une agence pour la vente de cotonnades qui pénètrent de plus en plus dans le Nord à Chiang Mai et Lampang (Ibos, 1900, p. 19). Sawankalok sur la Mae Yom, nettement moins important que les deux précédents, joue également le rôle d'un centre de transit en particulier pour les radeaux de teck venant de l'amont (principauté de Phrae). Phitsanulok par contre n'a pas un rôle commercial notable mais des fonctions avant tout administratives, militaires et religieuses (Lunet de Lajonquière, 1906, p. 153). Ce commerce international est très coûteux à cause des difficultés de transport. Une tonne de marchandise entre Bangkok et Chiang Mai nécessite 55 dollars de frais de transport et la durée d'une rotation pour un marchand entre ces deux villes est de l'ordre de 6 à 7 mois (Backus, 1884, p. 543). Malgré cela, le nombre des marchandises européennes en vente à Chiang Mai n'a cessé de croître jusqu'à la fin du siècle.

On peut donc se demander dans quelle mesure la pénétration de ces biens manufacturés a modifié l'ordre économique précapitaliste décrit plus haut? Ingram cite le rapport d'un délégué principal de la Birmanie britannique notant qu'en 1873 Chiang Mai était «le centre d'un très large commerce de marchandises anglaises variées» et que de Chiang Mai «des tissus et de la quincaillerie anglaise s'infiltraient dans les principautés vassales du Siam». L'augmentation des prix entre Bangkok et Chiang Mai n'était pas considérable mais pouvait varier entre 12 et 67% en fonction de la valeur, du poids et de la masse (Ingram, 1971, p. 116). Cependant, il ne faut pas exagérer l'ampleur de ce phénomène qui n'affecte guère que les centres les plus importants. L. J. Curtis décrit en 1902 l'économie des villages et petites villes du Nord Siam comme quasiment autarcique (Curtis, 1903, p. 159). Chaque communauté villageoise produit l'essentiel de ses moyens de subsistance et échange quelques produits agricoles (sucre de canne, tabac...) ou quelques produits artisanaux (poteries, tissus, outils en fer...) avec les villages voisins principalement sous la forme de troc. La monnaie n'avait pas encore pénétré les campagnes et les petits centres. Chaque maison tissait la plupart de ses vêtements avec du coton ou plus rarement de la soie produits sur place. Cependant, dans les grandes villes, c'est-à-dire Chiang Mai et Lampang, «les rouets et les métiers à tisser commençaient à être abandonnés puisque l'échope birmane du marché était à portée de la main. Mais dans les petits centres et les villages ils sont toujours aussi largement utilisés qu'avant». On voit donc les limites de la pénétration de l'économie marchande.

Un espace convoité par les impérialismes français et anglais

La fin du XIX^e siècle est une période de forte poussée des impérialismes anglais et français dans la péninsule indochinoise. Les Anglais s'emparent définiti-

vement de la Haute Birmanie en 1886, les Français du Tonkin en 1883-85, puis du Laos. Le docteur Paul Neis, médecin de la marine française, vient à Chiang Mai en 1884 depuis le Tonkin et le Laos. La mission Pavie s'y rend en 1886-87. Un naturaliste, Carl Bock, visite la région en 1881-82 en venant de Bangkok. A.R. Colquhoun en 1883, puis Holt Hallet en 1884 se rendirent à Chiang Mai et plus au Nord depuis la Birmanie anglaise. Ces deux derniers voyageurs poursuivaient le même but que leurs prédécesseurs Richardson et Mac Leod qui était d'établir une voie commerciale vers le Sud de la Chine par les États Shan et le Yunnan (figure 1). Ils proposent dans leurs livres et en 1888 dans un rapport l'établissement de voies ferrées entre Rangoon, Moulmein et Chiang Mai et même Chiang Saen avec un prolongement futur possible vers le Yunnan. La voie ferrée serait passée par Raheng et aurait eu une autre branche reliant Bangkok à Raheng et à Chiang Mai (Colquhoun, A.R., Hallet, 1888).

Le Nord de la Thaïlande actuelle, que l'on appelait à la fin du XIX^e siècle le Laos siamois, fut l'objet des convoitises des deux principales puissances impérialistes de la région, la France et l'Angleterre. Ses ressources naturelles, forêts de teck, possibilités de développer les cultures de coton, de tabac, de thé et ressources minières soupçonnées intéressaient ces puissances, de même l'existence d'un marché potentiel pour les biens manufacturés dont la vente aurait pu se développer à la suite de la construction d'une voie ferrée. L'Angleterre réussit à faire installer un Vice-consul anglais à Chiang Mai en 1883, la France en installa un à Nan en 1894. Après avoir hésité à favoriser l'indépendance de Chiang Mai, la politique anglaise favorisa l'intégration des principautés Lao dans le royaume du Siam qui était un état tampon entre l'Indochine française et l'empire des Indes britannique. Mais cette région intéressait aussi les puissances parce qu'elle était traversée par une ancienne voie commerciale vers le sud de la Chine, la «route de l'or». En 1896, le Parlement français vota les crédits pour la construction de la voie ferrée Hanoi-Yunnanfou (du Vietnam vers la Chine), ce qui explique les projets anglais d'une liaison ferroviaire Moulmein-Yunnan (de Birmanie vers la Chine) traversant la principauté de Chiang Mai (figure 1). La France et l'Angleterre se livrèrent à une course aux richesses de la Chine dont ils forcèrent l'ouverture économique.

La période qui s'étend du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle dans le Nord de la Thaïlande est à beaucoup d'égards une période de transition caractérisée par une croissance de la production marchande alors que le mode de production «asiatique» domine encore. L'existence d'un surplus dont l'importance ne cesse de s'accroître comme en témoignent les observations faites sur les marchés est une conséquence du développement des forces productives. Mais la progression de la petite production marchande est considérablement entravée par la faiblesse des moyens de transport et par les rapports de production dominants de type «asiatique». Ces obstacles ne sont peu à peu levés que dans la première moitié du XX^e siècle. Après 1893, la politique de réforme très habile du roi Chulalongkorn secondé par le prince Damrong a rattaché de plus en plus les principautés du Nord à l'espace siamois et en a fait de simples provinces. La pénétration de l'économie marchande se poursuit mais de plus en plus sous le contrôle de Bangkok.

L'INTÉGRATION DU NORD DANS L'ESPACE NATIONAL SIAMOIS (1895-1932)

Le traité Bowring de 1856 marque le début de l'emprise de l'impérialisme occidental sur le Siam et l'introduction du capitalisme commercial dans ce royaume. Cependant, ses effets ne se sont fait pleinement sentir qu'après 1890, surtout dans le Nord qui jusqu'à cette date est resté à l'écart. La politique de réformes du roi Chulalongkorn a traduit l'évolution de la formation sociale siamoise et favorisé la pénétration du capitalisme marchand. L'amélioration des communications, avec en particulier la construction d'une voie ferrée vers le Nord a joué un rôle capital.

L'évolution de la formation sociale siamoise et les réformes de Chulalongkorn (1895-1932)²

La pénétration de l'économie marchande s'est faite dans la plaine centrale plus tôt qu'ailleurs à cause de la facilité des communications sur le réseau des canaux de delta de la Mae Nam Chao Phraya, situé plus au sud. Les exportations de riz n'ont cessé de s'accroître et les importations de textile de remplacer les vêtements produits par les villageois eux-mêmes. Cette couverture de l'économie du cœur du royaume siamois a accompagné des changements dans la formation sociale siamoise dus à l'introduction du mode de production capitaliste.

Remplacement de la rente-travail et de la rente-produit par la rente-argent

Le système des prestations en travail ou corvées (rente travail) fut aboli en 1899 et remplacé par un impôt annuel par tête qui variait selon les régions de 1,5 à 6 bahts³. Toutes les formes d'esclavage furent définitivement abolies en 1905. Dès 1874, Chulalongkorn avait promulgué un décret organisant le résorption de l'esclavage. Toutes les personnes nées après le 1^{er} octobre 1868 ayant atteint 21 ans ne pouvaient pas devenir esclaves. Finalement, en 1905, le Gouvernement décréta que personne ne pouvait plus devenir esclave et que les esclaves pour dettes devaient recevoir 4 baht par mois jusqu'à extinction de leurs dettes et libération. Ces lois ne furent appliquées qu'avec un certain retard dans les principautés Lao du Nord. En 1910, elles n'étaient pas encore vraiment en vigueur.

À la rente-produit qui consistait en dons en nature effectués par le Phraï (homme libre) à son Naï (patron) succède une rente-argent consistant en un impôt sur la terre (1854-55). Un système de taxe différentielle favorise les terres récemment mises en culture. En 1905, la loi sur la terre fut révisée et la taxe rendue proportionnelle à la fertilité des terres réparties en cinq classes. Dans les principautés du Nord la rente-produit ne fut remplacée par une rente-argent qu'à partir de 1882 et la loi de 1905 ne fut appliquée que plusieurs années après cette date. Il n'y eut donc pas aussi tôt que dans la plaine centrale un effet d'encouragement à la mise en valeur des terres neuves. De toute façon, cet impôt sur la terre n'a jamais été aussi élevé que dans d'autres pays d'Extrême-Orient. Il ne dépassa jamais 10% du produit de cette terre. Ceci a relâché les liens entre Naï (patrons) et Phraï (hommes libres) en même temps que l'affermage des impôts diminuait la puissance économique de nobles qui étaient auparavant chargés de les collecter. L'aristocratie de Bangkok et de province a dû se moderniser et acquérir les techniques administratives occidentales pour se constituer en une bourgeoisie bureaucratique et militaire. Les relations informelles patron-clients ont alors pris un grand développement. L'argent et les capitaux se sont affirmés comme nouvelle source de richesse à côté de l'unique source antérieure qui était le contrôle des hommes et des terres.

Le cadastrage des terres fut amorcé en 1885 mais il ne commença effectivement qu'en 1901 lorsque fut créé le Land Registration Department pour délivrer des titres de propriété. Ce fut l'introduction de la notion moderne de propriété avec une distinction entre l'occupation de fait et la propriété légale seule protégée. La loi de 1936 reprit cette distinction et établit un système plus souple avec plusieurs intermédiaires entre ces deux extrêmes. L'impérialisme britannique favorise le maintien d'une paysannerie parcellaire⁴ pour disposer de riz à bas prix et alimenter ainsi la force de travail dans les plantations et les mines de Malaisie. «Le capital utilise la petite propriété parcellaire en Thaïlande pour pénétrer le procès de production dans d'autres pays et s'emparer ainsi d'une plus value croissante (Vimille, 1973, p. 197). Mais la condition la plus importante pour le développement du mode de production capitaliste, l'expropriation des agriculteurs, n'est pas réalisée.

Les réformes abolissant la corvée, l'esclavage, le remplacement de la rente travail et de la rente produit par la rente argent ont facilité la transformation de la formation sociale siamoise qui était en cours dès le milieu du XIX^e siècle. Ce phénomène n'a été possible qu'à la suite d'un accroissement du surproduit (paddy de la plaine centrale) et d'une amélioration des moyens de transport comme on le verra plus loin. L'accroissement de l'immigration chinoise a également joué un rôle important.

Développement du travail salarié et immigration chinoise

L'arrivée d'immigrants chinois avait ouvert un marché du travail salarié. L'immigration chinoise, de plus en plus importante au XIX^e siècle, s'était adaptée aux structures sociales traditionnelles, non pas en s'y insérant totalement, mais en y remplissant des fonctions nouvelles (travail salarié et commerce) peu accessibles aux Thai. Les Phraï n'étaient pas libres de leurs mouvements et n'avaient pas de temps à consacrer à un travail salarié après avoir accompli les diverses corvées auxquelles ils étaient soumis et avoir assuré leur propre subsistance. Ils ne pouvaient donc pas s'enrichir et pratiquer ensuite un commerce qui demandait en outre une liberté, qu'ils n'avaient pas, de circulation entre provinces. Aux environs de 1850, les Chinois avaient donc gagné le contrôle quasi-total du commerce inter-régional au Siam. Ils n'étaient pas astreints au système des corvées. Ils pouvaient s'employer comme salariés et, grâce à leur frugalité, accumuler un petit capital qui leur permettait ensuite de devenir commerçant. En s'enrichissant, ils devenaient les clients d'un patron important car ils pouvaient lui faire des cadeaux de valeur, et ils bénéficiaient d'une puissante protection. On comprend ainsi pourquoi les Chinois se sont installés dans les centres urbains et commerciaux où ils ont constitué la quasi-totalité de la main-d'oeuvre salariée et des commerçants. Jusqu'en 1910, les Chinois ont bénéficié d'une taxe de capitation nettement moins élevée que celle payée par les Thai. Ils devaient payer 4,37 baht tous les trois ans alors que les Thai devaient verser 6 baht par an. Ceci a prolongé l'avantage qu'ils avaient sur le marché du travail à l'époque où le système des corvées était en vigueur. L'immigration chinoise qui est très ancienne s'est beaucoup développée et a été encouragée surtout de 1850 à 1940. Les immigrants bénéficiant d'une imposition plus faible n'ont eu jusque dans les années 30, aucune limitation à leurs activités économiques. Ils ont occupé presque tous les emplois salariés alors que la demande de main-d'oeuvre était très forte.

Les salaires ont eu tendance à monter de 1850 à 1925 environ à cause de la rareté de la main-d'oeuvre disponible. Cela n'a pourtant pas suffi à attirer la population Thai en pleine croissance; elle est restée presque exclusivement paysanne. Les prix du riz étaient avantageux, des terres neuves pouvaient être défrichées et les tarifs très bas des taxes à l'importation de 1850 à 1926 (3% de la valeur au maximum) gênaient considérablement la naissance d'une industrie. Le capital marchand, surtout chinois, assurait la commercialisation du riz par la possession des usines de décorticage. Les exportations selon leur destination asiatique ou non se partageaient entre le capital chinois et le capital étranger. En 1937, le conseiller financier estimait que 50% du prix du riz à l'exportation revenait aux intermédiaires, à la rizerie et à l'exportateur. Le capital industriel s'était également emparé de l'exploitation du teck qu'il avait dû céder après 1890 au capital étranger. Ce dernier contrôlait, outre quelques industries⁵, le système bancaire et les finances publiques par l'intermédiaire du conseiller financier anglais. Il imposait en particulier une politique très conservatrice sur le plan monétaire et freinait considérablement les investissements productifs dans le domaine de l'irrigation notamment. L'autonomie douanière n'a été rendue au Siam qu'après 1926. Les importations de textiles ont fait reculer et même disparaître l'artisanat local dans la plus grande partie de la plaine centrale. En outre, la solidarité très forte des chinois a empêché les Thai de s'introduire dans les activités commerciales et industrielles où les Chinois dominaient. Tous ces facteurs ont concouru à créer une

division du travail entre Chinois et Thai qui a duré jusqu'à nos jours. Très peu de Chinois se sont introduits dans l'agriculture, par contre ils ont alimenté un prolétariat urbain naissant et créé une bourgeoisie marchande. Ils ont donc joué un rôle essentiel dans la pénétration du mode de production capitaliste.

Réformes administratives et réorganisation du territoire

Sous le règne de Chulalongkorn la grande réforme administrative qui s'échelonna de 1892 à 1897 suscita l'apparition d'une nouvelle couche de fonctionnaires et de militaires Thai d'origine aristocratique (petite noblesse) et plus rarement bourgeoise (Chinois). Un enseignement secondaire puis supérieur de type occidental fut mis en place. Ils étaient limités à Bangkok où fut fondée en 1917 la première université, l'Université Chulalongkorn. Une réorganisation de l'administration centrale établit une spécialisation fonctionnelle des différents départements qui avaient surtout jusque-là des compétences territoriales; douze ministères furent ainsi créés ou remaniés. Une réforme de l'administration des provinces et de l'administration locale accompagna cela, donnant les moyens d'une centralisation véritable par la substitution d'un découpage homogène et uniforme sur l'ensemble du territoire à l'ancien système en auréoles de l'époque antérieure.

La réforme de l'administration régionale et locale s'est inspirée du modèle colonial anglais de Malaisie et Birmanie ainsi que du modèle hollandais à Java (Vickery, M., 1970, p. 873-880 et Bunnag, T., 1977). Le prince Damrong envoya en 1894 un fonctionnaire Thai, Luang Thesachitvichan, faire une enquête sur ce système. A la suite de son rapport, une première réorganisation de l'administration provinciale intervient. Les provinces (*Muang*) devinrent des unités territoriales du second degré regroupées en cercles (*Monthon*) sous un commissaire royal dépendant directement du Ministère de l'Intérieur. Son rôle était de contrôler et de coordonner l'administration locale, en particulier de mieux collecter les impôts pour le pouvoir central. En 1915, vingt Monthon avaient été constitués dans le royaume. Au nord, le Monthon de Phitsanulok fut fondé en 1894, celui de Nakhon Sawan en 1895 et celui de Phayap (région de Chiang Mai) en 1900. Ayant de larges pouvoirs, les commissaires royaux étaient en rapport avec les différents ministères à la place des gouverneurs de province. Ils étaient entourés de fonctionnaires dépendant du Ministère de l'Intérieur (un juriste et un trésorier), puis du Ministère de la Justice et de celui des Finances. La voie était ouverte pour une extension de tous les ministères au niveau local.

Comme le système colonial européen, ce nouveau système Thai comprenait des zones d'administration directe et des zones d'administration indirecte. Au nord, le Monthon Phayap avait son siège à Chiang Mai. Lampang, Lampun, Nan et Chiang Mai gardaient le titre de capitale (*Nakhon*) avec pour les deux dernières leurs Muang vassaux. Les familles princières restaient en place assistées au sein d'un conseil par deux commissaires royaux. En fait, peu de pouvoirs restaient entre les mains des princes locaux. En 1906, le système normal du Monthon fut appliqué, mais les princes de Nan, Chiang Mai, Lampang et Lampun restèrent en place jusqu'à une époque très tardive. La centralisation fut effectivement renforcée avec l'introduction de fonctionnaires du gouvernement central aux deux niveaux de la province et du district, et l'élection des chefs de village (*Muban*) et de canton (*Tambon*). Parmi les anciennes familles princières du Nord qui ne gardaient que les apparences du pouvoir, une seule n'accepta pas la nouvelle situation, celle de Phrae qui émigra à Luang Prabang au Laos en 1902.

A la notion imprécise du point de vue territorial de *Muang*, qui signifie à la fois centre et territoire environnant mal défini, est substituée celle de *Changwat*, province nettement délimitée sur une carte. Chaque province (*Changwat*) était elle-même subdivisée en un certain nombre de districts (*Amphoe*) (figure 3). Le chef de district (*Nai Amphoe*) était assisté par une «commission» nommée par le

Commissionnaire royal avec un ou plusieurs sous-chefs de district, différents représentants des ministères et un percepteur pour le recouvrement des impôts. C'est le dernier échelon de l'administration centralisée, les chefs de village et de canton n'étant pas de véritables fonctionnaires mais des auxiliaires du pouvoir central facilitant l'établissement de l'état civil et du rôle des impôts directs. Le territoire du royaume était donc désormais quadrillé de façon homogène et son administration centralisée. La formation sociale lao était désormais intégrée à la formation sociale siamoise, les principautés du Nord disparaissant en tant qu'états distincts du Siam.

La formation sociale siamoise après les réformes et le coup d'État de 1932

Les méthodes occidentales d'administration avaient été introduites dans les différents ministères, dès le règne de Mongkut, par des conseillers provenant de différents pays occidentaux, dont l'un des plus importants était le conseiller financier anglais en place de 1896 à 1950, très influent jusqu'en 1930. En 1920, W.D. Reeve estimait le nombre total des employés civils du gouvernement à 81 000, soit 1,72% de la population masculine (Reeve, 1951, p. 62). Il faut ajouter à cela quelques milliers de cadres officiers des trois armes pour avoir une évaluation très approximative de cette nouvelle couche sociale.

De 1890 à 1932, la formation économique et sociale siamoise subit une évolution profonde. Elle reste au début dominée par le mode de production «asiatique» sous lequel se développe une petite production marchande, mais la rente-travail et la rente-produit sont peu à peu transformées en rente-argent au début du XX^e siècle. D'autre part, l'abolition de l'esclavage et du système des corvées à la même époque marque le passage d'un mode de production «asiatique» dominant à une paysannerie parcellaire. Autrement dit, la politique des rois Mongkut puis Chulalongkorn favorise la constitution d'une petite paysannerie propriétaire de la terre qu'elle exploite avec un très faible capital technique. L'expansion de la riziculture ne s'est accompagnée d'aucun progrès sensible des rendements ni de la productivité du travail. La main-d'oeuvre familiale assure l'essentiel des travaux, avec l'appoint d'une entraide au moment des grands travaux. Une grande partie de la production est autoconsommée, seule une fraction relativement réduite étant portée sur le marché.

L'ancienne aristocratie héréditaire des Chao doit céder la place à de nouvelles couches sociales, fonctionnaires et militaires, qui prennent le pouvoir par un coup d'état en 1932 et imposent au roi absolu une monarchie constitutionnelle. Mais l'immense majorité de la population Thai est la petite paysannerie parcellaire. Celle-ci reste soumise au versement d'une rente-argent jusqu'en 1939, date à laquelle est supprimé l'impôt de capitation. Tels sont les grands traits de l'évolution de la formation sociale siamoise qui intégra dans cette première moitié du XX^e siècle la formation sociale lao jusque-là distincte. Les réformes administratives de Chulalongkorn ont favorisé cette intégration parce qu'il existait un surproduit à commercialiser, mais le facteur essentiel qui l'a permise a été le développement d'un réseau moderne de transport.

Développement d'un réseau de transports entre le Nord et la plaine centrale

Les chemins de fer ont joué le rôle principal pour le désenclavement du Nord. Alors qu'il fallait au moins un mois pour se rendre de Bangkok à Chiang Mai par voie d'eau et de terre avec les moyens traditionnels, par voie ferrée Chiang Mai est à 25 heures de Bangkok à partir de 1921. L'ouverture du Nord du Siam et la pénétration de l'économie marchande sont en relation étroite avec l'histoire des transports, chemin de fer et route, qui ont permis l'unification du pays. La construction de chemins de fer au Siam a commencé en 1892 avec une compagnie britannique et une assistance technique allemande. Après 1900, il fal-

lut recourir à l'aide du capital étranger. La ligne du Nord fut construite par des Allemands. Elle atteint Denchai (province de Phrae) en 1909, puis Chiang Mai seulement en 1921 à cause des difficultés techniques de la traversée des montagnes (creusement de tunnels et construction de ponts). La main-d'oeuvre chinoise fut d'abord utilisée. Mais la malaria fit des ravages et il fallut faire appel de plus en plus à une main-d'oeuvre lao locale, moins efficace mais mieux adaptée au milieu.

Le développement du réseau routier ne fut conçu que comme un complément du chemin de fer pour éviter toute concurrence entre la route et le rail, l'état siamois cherchant à maximiser le revenu provenant de l'exploitation des voies ferrées. Le rôle des routes était d'alimenter les gares en marchandises et de redistribuer celles apportées par chemin de fer. Le réseau s'est peu à peu étendu. En 1919, alors que le chemin de fer allait jusqu'à Pang Yang entre Lampang et Chiang Mai un embryon de réseau routier existait déjà. Les principales villes de la zone montagneuse situées sur la voie ferrée étaient reliées à leur plus proche arrière-pays par des routes dont aucune ne dépassait 30 km, à l'exception de la route reliant Lampang à Chiang Rai, en construction. Dans la plaine de Sukhothui les communications continuaient à se faire par voie d'eau. Dans le reste de la région, les transports se faisaient à dos d'homme par groupes de porteurs (Gredner, 1935, p. 509-512). Le riz, le sel et le miang étaient les principales marchandises ainsi transportées. Des caravanes de zébus, de poneys ou de mules transportaient les mêmes marchandises et continuaient d'assurer les relations avec le Yunnan par les Etats Shan au Nord et au Nord-Ouest et avec Luang Prabang et Vientiane à l'Est comme cela a été décrit plus haut.

Comme le montrent les statistiques de 1926, la voie ferrée du Nord a favorisé les échanges entre Bangkok et Lampang-Chiang Mai: 40 000 tonnes de paddy, 1 283 tonnes de produits de la forêt, 541 tonnes de peaux et de cornes, du bétail ont été acheminés vers Bangkok en 1926 (Credner, 1935, p. 524-526). En sens inverse, du sel, du sucre de Java, des produits pétroliers et diverses marchandises dont surtout des textiles ont été expédiés vers le Nord. Tout le trafic de marchandises du Nord-Siam et du Yunnan avec le port de Moulmein en Birmanie a été détourné au profit de Bangkok par la voie ferrée. En conséquence, Raheng est en déclin complet. Le développement des échanges entre Bangkok et le Nord n'en a pas pour autant été très rapide, en grande partie à cause de la politique tarifaire suivie par l'état siamois. Les tarifs étaient doubles de ceux de l'Indochine française, si bien que l'exploitation des voies ferrées fut d'un bon rapport, mais l'incitation à exporter vers le marché de Bangkok les produits du Nord ne fut pas très grande (Robequain, 1931).

En 1940, le réseau routier a pourtant progressé, ouvrant de nouvelles régions aux échanges avec Bangkok et même l'extérieur en passant par les principales gares. Sawankalok est reliée à Sukhothai et à Raheng. Phrae à Nan, Lampang à Chiang Rai et Chiang Saen, Chiang Mai à Fang et à Chom Thong et Hot. Denchai, Lampang et Chiang Mai sont les principaux points de drainage du trafic. Lampang a le plus vaste arrière pays, car la route de Chiang Rai, Chiang Saen se prolonge dans les Etats Shan de Birmanie et draine une partie du trafic qui se fait sur le Mékong en amont de Chiang Saen (figure 4). Le tableau 2 montre que de 1926 à 1931, la progression du trafic est très faible alors que la zone drainée par le réseau routier en extension s'accroît. La politique tarifaire semble bien être la cause essentielle de cette faiblesse. Cependant, les exportations de riz ne peuvent pas encore s'accroître beaucoup dans le Nord tant que la région de Chiang Rai n'est pas touchée. Car toutes les terres aménageables en rizières en dehors de cette zone l'ont été par une population beaucoup plus dense que dans la plaine centrale et seul un accroissement de la surface irrigable en saison sèche aurait pu augmenter la production de riz alors que les techniques culturales n'avaient presque pas changé.

Tableau 2

Quantités de marchandises transportées sur la ligne du Nord (689 km)

	1926-27	1927-28	1928-29	1929-30	1930-31
Quantité globale de marchandises expédiées (en tonnes).....	409 381	506 136	543 359	542 277	507 019
Quantité de marchandises expédiées par km (en tonnes)	594	634	788	787	664

Source: Kandaouroff, 1933.

La construction de la ligne du Nord a tout de même été le facteur essentiel d'ouverture de la région à l'économie marchande et de son intégration à l'ensemble national siamois. Les transformations de la formation sociale siamoise favorisées par la politique de réformes du roi Chulalongkorn ont pu ainsi gagner peu à peu la formation sociale lao en l'intégrant.

Pénétration très limitée de l'économie marchande dans les campagnes du Nord Siam en 1930

En 1930-31, la commercialisation des produits agricoles est à peine amorcée. Parmi les sept villages étudiés par Zimmermann qui se trouvent tous à proximité (pas plus de 25 km) d'une ville importante (Chiang Mai, Lampang ou Phitsanulok) quatre vendent en moyenne plus de 40% de leur récolte de riz (Zimmermann, 1931). La voie ferrée permet l'expédition du riz vers Bangkok. Le Nord commence à produire des excédents de riz gluant et même a commencé à cultiver du riz non gluant comme dans la plaine centrale, uniquement pour la vente, dans les villages situés à proximité des quelques routes et de la voie ferrée. L'enquête d'Andrews (1934-35) révèle l'apparition d'autres cultures commerciales: le tabac, les cultures maraîchères, et les fruits (Andrews, 1935). Aucune d'entre elles, sauf les cultures maraîchères, ne procure un revenu aussi important que le riz. Les cultures de légumes (choux, tomates, radis, pois, haricots, oignons, échalottes...) se sont développées à proximité de Lampang et surtout de Chiang Mai. La laque à Lampang et Chiang Mai procure un revenu inégal selon les années. Le tabac est cultivé pour l'autoconsommation et pour les échanges locaux. Les techniques de production restent très traditionnelles. L'engrais animal est très rarement utilisé, surtout sur des sols pauvres mal irrigués et en seconde culture sur des sols bien irrigués. Aucun engrais chimique ni insecticide n'est utilisé. Les chenilles sont retirées à la main sur les feuilles de tabac. Aucune sélection des graines de paddy n'est pratiquée. Beaucoup de bonnes terres ne sont pas encore mises en culture et celles qui peuvent porter deux récoltes par an n'en portent souvent qu'une.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette faible pénétration de l'économie marchande: un sous-peuplement relatif, l'insuffisance du réseau routier encore embryonnaire, la malaria très répandue (épidémies fréquentes). Les tarifs élevés du fret par chemin de fer vers Bangkok sont également un facteur non négligeable. Les surplus produits par la paysannerie parcellaire sont donc encore réduits. Les revenus en numéraires proviennent davantage des activités artisanales que de l'agriculture. Cet artisanat se répartit entre différents villages et donne lieu à des échanges traditionnels. Il est passé à un stade semi-industriel à Chiang Mai et

Lampun avec la création d'ateliers de 2 à 15 métiers à tisser utilisant de la soie et du coton importés. Le travail à domicile pour le compte des commerçants propriétaires d'ateliers et de boutiques est également répandu autour de San Kampheng et de Pa Sang (figure 2) qui sont les deux principaux centres de cette industrie textile naissante. C'est le début d'une production capitaliste. La poterie et la forge se localisent dans quelques villages en dehors des grands centres, leur marché étant local ou, au plus, régional (le Nord). Un réseau commercial se met en place le long des routes existantes. Par exemple, à San Mahapon (district de Mae Taeng) sur la route de Chiang Mai à Fang, Andrews note l'existence de quatre boutiques ne vivant que du commerce, sans activité agricole complémentaire. Les Chinois ou Sino-siamois n'ont pas le monopole de ce commerce, qui est également pratiqué par des Khon Muang. L'endettement est beaucoup moins répandu dans le Nord que dans la plaine centrale. Dans l'enquête de Zimmermann, 18% des familles sont endettées dans le Nord contre 49% dans la plaine centrale. La plupart de ces dettes se font entre parents ou amis sans intérêt, sinon les taux annuels les plus fréquents varient de 15 à 24% dans le Nord.

De 1895 à 1932, la formation sociale siamoise a subi de profondes transformations sous la pression de l'impérialisme occidental qui en l'encerclant l'a obligée à évoluer. Le mode de production «asiatique» a cessé d'être dominant et n'a plus subsisté que sous forme de survivances. Le mode de production capitaliste pénètre et remodelait l'état tandis qu'une paysannerie parcellaire apparaissait dans les campagnes. L'organisation de l'espace s'est trouvée ainsi modifiée. Un découpage homogène de l'espace a été mis en place en même temps que la centralisation à partir de Bangkok s'est développée. Le Nord a perdu son autonomie antérieure pour s'intégrer dans la formation sociale et l'espace siamois, la construction de la voie ferrée du Nord donnant les moyens de l'intégration administrative et de la centralisation. Cependant, l'économie marchande n'a fait que commencer à pénétrer le procès de production dans le Nord alors qu'elle s'est déjà généralisée dans la plaine centrale, surtout dans le delta de la Chao Phraya (figure 1). Les cultures commerciales n'ont progressé dans le Nord qu'après 1930, surtout autour de quelques centres; les techniques de production ont à peine commencé à évoluer. Il faut attendre la période suivante pour assister à une généralisation de l'économie marchande et à une nouvelle organisation de l'espace où les centres urbains deviennent de plus en plus les pôles de la vie économique.

PÉNÉTRATION DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE ET RESTRUCTURATION DE L'ESPACE (1932-1975)

Après les années 30, la formation sociale thaïlandaise est de plus en plus dominée et pénétrée par le mode de production capitaliste. L'alliance entre le capital national marchand et industriel, dont l'accumulation s'accélère, et l'impérialisme nippo-américain, provoque d'importantes transformations.

Évolution de la formation sociale thaïlandaise

Le mode de production capitaliste a progressé grâce à l'accumulation d'un capital marchand et industriel de plus en plus important, accumulation due essentiellement à la création d'entreprises publiques et aux taxes sur les exportations de riz. Par ces moyens, une bourgeoisie thaïe de fonctionnaires a pu acquérir un capital concurremment à la bourgeoisie sino-thaïe qui continuait à accumuler du capital marchand uniquement par les bénéfices commerciaux. De 1930 à 1957 l'État s'est engagé dans une politique d'industrialisation en dehors même des infrastructures de base (chemins de fer, irrigation...). Des industries de transformation des produits agricoles précédemment mentionnées (sucreries, monopole du tabac, moulins à riz, distilleries...), une papeterie, des usines textiles sont créées et exploitées par différents départements de l'administration. Une partie des bénéfices réalisés doit être versée au budget de l'État. En fait, les chefs des départe-

ments accumulent pour leur propre compte la plus-value ainsi dégagée et les bénéficiaires sont toujours nuls sauf dans le cas du monopole du tabac. Les «entreprises publiques», possédées en fait par les chefs de département, ont donc permis une accumulation de capital industriel. Mais leur incapacité à alimenter les caisses de l'État et souvent leur mauvaise gestion ont amené le Gouvernement après 1950 à abandonner cette politique. Surtout à partir du Gouvernement Sarit en 1958, sous la pression de l'USOM et de la BIRD⁶, on abandonne cette force d'industrialisation pour favoriser le capital privé et étranger.

Les taxes sur le riz à l'exportation sont une autre source d'accumulation de capital marchand qui devient industriel. Après la seconde guerre mondiale, l'État institua un monopole sur le commerce d'exportation du riz. Le Rice Office achetant aux rizeries et revendant aux transporteurs maritimes avec un bénéfice de 20% ou plus, et le double marché des changes permettant un autre bénéfice de l'ordre de 20%, ont favorisé l'accumulation d'un capital réinvesti d'abord dans de nouvelles entreprises publiques. Ce système disparaît après 1955 pour être remplacé par le «rice premium» qui continue à faire reposer sur la paysannerie le poids de l'accumulation primitive. L'effet de cette taxe à l'exportation qui reste constante de 1955 à 1970 est de maintenir le prix intérieur du riz plus bas que celui du marché mondial donc de permettre le maintien de bas salaires dans l'industrie et l'administration, de faciliter ainsi l'accumulation de capital industriel et d'attirer les investissements étrangers. Le «boom» économique lié à la guerre de Corée, puis plus tard à celle d'Indochine, provoque une augmentation des prix des produits primaires et une augmentation des importations avec une hausse des prix qui profite également au capital marchand et au capital étranger. L'aide étrangère après 1950 et les prêts étrangers permettent le développement des infrastructures (transports et irrigation) et une augmentation des revenus de l'État par l'intermédiaire des taxes à l'importation.

A partir de 1958, le Gouvernement décide d'abandonner la création d'entreprises publiques pour se consacrer uniquement aux investissements de l'infrastructure (énergie, transports, éducation) et laisser au secteur privé les investissements industriels au sens large, c'est-à-dire comprenant outre l'industrie proprement dite, les services et le tourisme en particulier. Un «Board of Investment» est créé en 1959 accordant de substantiels avantages fiscaux et douaniers aux investisseurs au cours des cinq premières années. Les capitaux japonais et américains principalement sont venus s'investir en association avec des parts plus faibles de capital national dans des «joints ventures». Les membres du Gouvernement et divers hauts fonctionnaires investissent et font partie des conseils d'administration de ces nouvelles entreprises. Depuis 1960, le capital japonais s'investit surtout dans l'industrie (textiles, produits alimentaires, assemblage d'automobiles et dans la construction électrique); «les taux de profit sont très importants: le taux d'exploitation est élevé, la composition organique du capital relativement faible et la demande solvable très importante» (Vimille, 1973, p. 217). L'industrie de la construction se développe beaucoup en rapport avec le tourisme, le secteur des «loisirs» et la spéculation immobilière dans les villes et en particulier autour de Bangkok.

L'accumulation du capital industriel provoque des modifications dans les structures de la formation sociale thaïlandaise. Parallèlement à cela, le fort accroissement démographique et la raréfaction des terres neuves favorisent un exode rural encore faible (Caldwell, 1967, p. 27-64). Les bas prix du riz à l'intérieur, le progrès des autres cultures commerciales avec l'endettement et la dépendance vis-à-vis du réseau commercial chinois provoquent un début d'expropriation⁸ de la paysannerie surtout dans le Nord-Est et la plaine centrale. Les villes et principalement Bangkok, s'accroissent avec l'arrivée de ces paysans qui s'emploient dans l'industrie, dans les services et dans l'administration. Le prolétariat encore faible numériquement et la petite bourgeoisie se trouvent ainsi en

pleine croissance. Les progrès encore lents mais sensibles de la scolarisation en province favorisent également cette immigration en ville. La main-d'oeuvre salariée de l'industrie est souvent encore saisonnière. Pendant la saison sèche, les paysans qui n'ont pas de travail sur leur exploitation partent deux ou trois mois travailler en ville dans le bâtiment ou dans des chantiers de travaux publics (construction de routes, de barrages...). Cette main-d'oeuvre mobile garde des liens avec la terre.

En même temps, les inégalités sociales s'accroissent dans les campagnes et une classe de paysans riches émerge en tirant profit des innovations techniques et de la politique de développement qui la favorise. Le capital marchand pénètre dans beaucoup de communautés villageoises. Le progrès des transports, c'est-à-dire surtout du réseau routier, permet cette pénétration qui a elle-même des conséquences dans l'aménagement de l'espace rural et dans la différenciation grandissante du rural et de l'urbain. La petite bourgeoisie prend de plus en plus d'importance avec le développement du secteur des services, du commerce, et de l'administration. Le mode de production capitaliste progresse dans les villes et pénètre dans la plupart des communautés villageoises sous la forme du capitalisme marchand. Il s'articule sur une paysannerie parcellaire truffée de survivances des modes de production antérieurs («asiatique» et tribal).

Progrès dans les transports (1950-1970)

Alors qu'avant 1950 le réseau routier embryonnaire n'avait qu'un rôle de drainage vers le réseau ferré, après 1950, un programme de constructions routières très important a été mis en place. Un véritable réseau routier autonome par rapport aux chemins de fer a été tracé et le problème de la concurrence entre route et voie ferrée a commencé à se poser à partir des années 60. Si on compare la carte routière de 1940 précédemment commentée et celle de 1970 dans le Nord de la Thaïlande, on voit là progression très nette du réseau routier (figure 4 et 5). Celui-ci est désormais autonome par rapport au chemin de fer puisque relié à Bangkok par Lampang et Tak à l'Ouest, Phrae et Sawankalok à l'Est. La liaison avec Bangkok est presque entièrement goudronnée jusqu'à Chiang Mai et Chiang Rai et Mae Sai. A l'Ouest, la province de Mae Hong Son est désormais reliée par la route à Chiang Mai; Lampang et Chiang Mai sont en relation directe. Les grands axes routiers sont Nord-Sud et suivent pour l'essentiel les principales vallées. En 1970, les bassins du Nord les plus peuplés et les capitales de provinces sont tous reliés par la route, à Bangkok, et entre eux. Quant aux vallées ou bassins plus petits, situés en pleine montagne, ils sont reliés au réseau routier par des pistes praticables au moins en saison sèche, sinon toute l'année. Quelques routes de montagne sont déjà goudronnées et ouvertes toute l'année. Beaucoup de villages de la montagne ne sont évidemment encore accessibles que par des sentiers muletiers et les transports par caravanes, de zébus ou de poneys sont les seuls possibles.

Ces progrès rapides du réseau routier offrent des possibilités de transport beaucoup plus importantes et ont abaissé les coûts en créant une compétition entre le rail et la route. L'achèvement de la grande route Bangkok - Chiang Rai en 1973 accentue cette concurrence et risque d'être dangereuse pour les chemins de fer. L'avantage du transport en camion n'étant pas tant son coût mais son service de porte à porte, sans les transbordements nécessités par la voie ferrée (figure 5). Ainsi, outre la construction des grands axes Nord-Sud, l'aménagement de pistes et de routes transversales les reliant entre eux et celui d'un réseau desservant, au moins en saison sèche, tous les chefs-lieux de district, ont largement favorisé l'essor d'une agriculture commerciale.

Figure 4

**EXTENSION DU RÉSEAU DE TRANSPORT
DU NORD DE LA THAÏLANDE EN 1940**

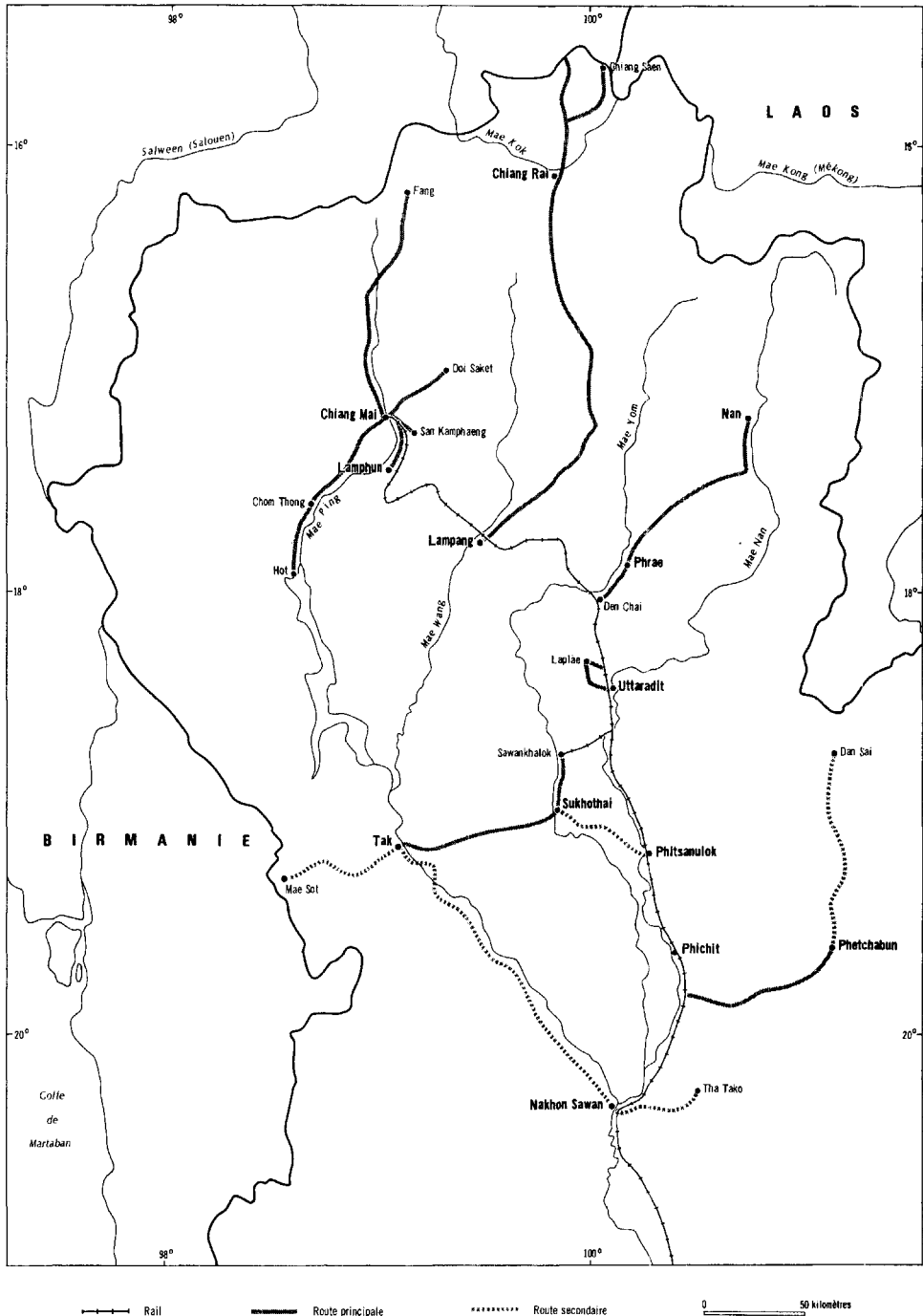
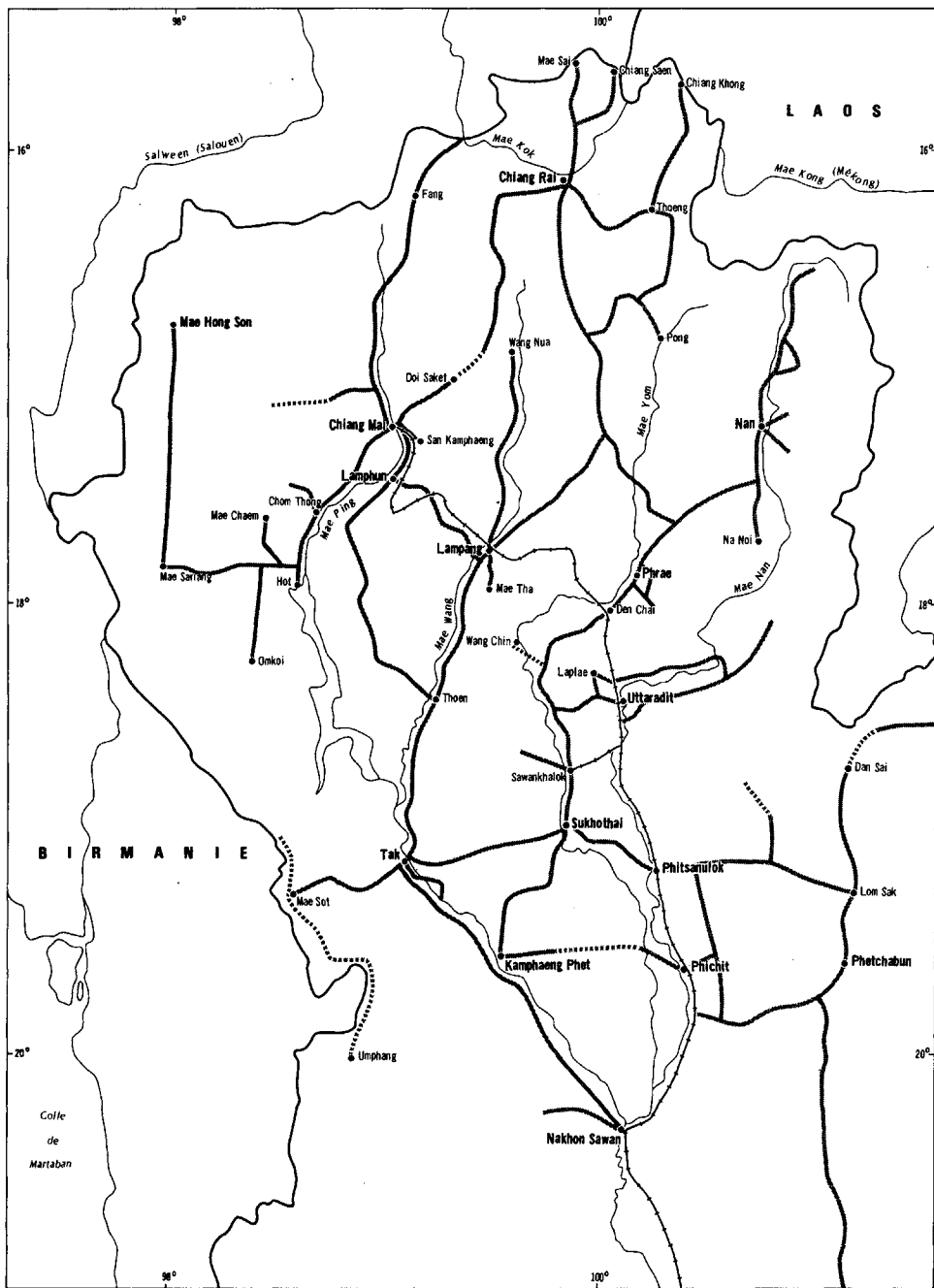


Figure 5

EXTENSION DU RÉSEAU DE TRANSPORT DU NORD DE LA THAÏLANDE EN 1970



Apparition de cultures commerciales à l'initiative et sous le contrôle de l'État (1935-1945)

Le progrès des transports et l'intégration administrative ont accompagné l'apparition puis la croissance des cultures commerciales et la création d'une industrie de transformation des produits agricoles. On peut suivre cette pénétration de la production marchande dans les Survey de Zimmermann (1930-31), d'Andrews (1934-35) et de la FAO sur le district de Saraphi (Chiang Mai, 1951) (Bau, 1951). Une forte impulsion est donnée à la pénétration de l'économie marchande après la crise des années 30 grâce à une politique de développement des cultures commerciales à l'initiative de l'État. La taxe à l'importation du tabac a été augmentée jusqu'à atteindre en 1934, 60% de la valeur du tabac manufacturé ou non. Cela a favorisé le développement de la culture du tabac de Virginie dans le Nord et le Nord-Est sous le contrôle de la British-American Tobacco Company. Elle fut remplacée en 1941 par le Monopole d'État du tabac. Le tabac de Virginie a été introduit en 1935 à la station agricole de Mae Cho au N.E. de Chiang Mai et s'est rapidement répandu dans tout le bassin de Chiang Mai et dans d'autres bassins et vallées du Nord. La production a beaucoup augmenté après 1938.

La culture de la canne à sucre a été encouragée de la même façon par la création d'une industrie de transformation contrôlant la production et la commercialisation par un contrat conclu entre le paysan et l'usine. La «Thai Sugar Organisation» fondée par l'État construisit en 1937 la première sucrerie moderne à Ko Kha dans la province de Lampang, puis une seconde en 1941 à Uttaradit (figure 2). Les superficies cultivées en canne à sucre ont considérablement augmenté à Ko Kha jusqu'en 1942 où elles ont atteint un maximum. La culture de la canne à sucre et sa récolte sont plus étroitement organisées et contrôlées par les techniciens de la sucrerie que ne l'est le tabac. Ces deux cultures traditionnelles ne sont devenues commerciales qu'avec l'adoption d'innovations techniques (engrais, insecticide, plants sélectionnés, transformations industrielles) à l'initiative et sous le contrôle de l'État. Elles ont fortement contribué à faire pénétrer l'économie marchande dans les campagnes du Nord. La culture commerciale de la canne à sucre est restée limitée dans l'espace essentiellement autour des deux sucreries alors que celle du tabac qui nécessite une infrastructure industrielle beaucoup plus légère s'est développée dans presque tous les bassins et vallées du Nord.

Le district de Saraphi (figure 3), proche de Chiang Mai, situé sur la voie ferrée Bangkok-Chiang Mai, sur des alluvions récentes de la Mae Ping, avec des sols fertiles et bien irrigués, est un bon exemple pour l'étude de la pénétration de l'économie marchande après la seconde guerre mondiale. En 1949, date de l'enquête de la FAO, il est certainement l'une des zones du Nord où la production marchande s'était le plus développée. Outre le tabac, le riz, l'arachide, le soja, l'ail et divers légumes étaient commercialisés. Le riz était acheté par des commerçants et surtout un moulin à riz de grosse capacité situé au bord même de la voie ferrée près de la gare. Les autres produits étaient commercialisés par le réseau commercial chinois de Chiang Mai. Le chemin de fer était le seul moyen de transport à grande distance et les exportations vers Bangkok étaient composées de riz, d'ail, d'arachide, soja, graisse de porc, laque et bétail. Le nombre de wagons disponibles était très nettement insuffisant. Huit wagons de riz par mois étaient alloués alors que les besoins estimés par la principale rizerie étaient d'une quarantaine de wagons pour les surplus de riz pouvant être produits dans le district. L'insuffisance des moyens de transport vers Bangkok était donc le principal obstacle au développement de l'économie marchande. L'exiguïté de la plupart des exploitations et l'insuffisance des revenus monétaires empêchaient l'adoption d'engrais chimiques qui n'étaient encore utilisés qu'au stade expérimental. La moitié de la population active était sujette à la malaria qui diminuait sa force de travail. L'exemple de Saraphi montre bien le caractère encore limité de la pénétration de l'économie marchande en 1950 à proximité de Chiang Mai dans une zone du Nord où cette pénétration était la plus forte.

L'exploitation du teck était le seul secteur contrôlé par le capital étranger (Ingram, 1971, p. 105-111). Les investissements des compagnies européennes n'avaient cessé d'augmenter jusqu'en 1924, les Chinois continuant à contrôler une partie de la production. En 1938, 88% des forêts de teck étaient exploitées par des compagnies européennes, 7% par des Chinois et 5% par le Forestry Department. Ce dernier a été créé en 1895 pour organiser l'exploitation et frêner le pillage qui commençait à prendre de l'importance. Après 1909, un cycle de 30 ans a été imposé pour permettre la reconstitution des forêts, de même qu'une réduction du nombre des concessions et un accroissement de 20% des royalties. En 1955 toutes les concessions avaient expiré et aucune n'a été renouvelée, l'administration thaïlandaise reprenant à sa charge l'exploitation du teck. Les exportations de teck n'ont cessé de diminuer après 1909. Les forêts ont été surexploitées pendant de nombreuses années, sans souci de reconstitution du capital forestier. Les tecks abattus n'ont pas été replantés. L'abattage légal et illégal a été maximum dans les années 50, où environ un million de mètres cubes de teck étaient extraits chaque année. Un siècle de pillage a laissé à l'administration Thai une forêt exangue du point de vue de ses ressources en teck. (The Mismanaged Forest, 1970, p. 1249-1252).

Développement d'une agriculture commerciale: intensification et défrichements (1950-1974)

La généralisation de l'économie marchande dans le Nord de la Thaïlande a accompagné et provoqué un développement très fort des cultures commerciales après 1950. Celui-ci s'est fait soit par intensification des techniques agricoles de production en multipliant par deux ou trois les récoltes sur la même parcelle grâce aux progrès de l'irrigation, soit par conquête de terres neuves sur des terres hautes ou dans des bas fonds marécageux. La première méthode a été utilisée surtout dans les zones densément peuplées des fonds de bassins ou de vallées du Nord montagneux, la seconde surtout dans la plaine de Sukhothai ou d'une façon générale, dans la partie septentrionale de la plaine centrale.

Pour mesurer la progression des cultures commerciales et la part qu'elles ont prise dans le revenu intérieur brut du Nord, le tableau 3 est fondé sur des estimations moyennes pour 1960-62 et 1967-69. La comparaison de ces deux estimations compte tenu du taux moyen de croissance annuelle au cours de cette période est révélatrice. Les cultures ayant connu le plus fort taux de croissance (20% et plus), sont le maïs, le manioc, le coton, et les légumes. Viennent ensuite les haricots mungo, le ricin, l'arachide, le sésame, les oignons, ail et piment (10% et 20%). Le tabac et le soja ont moins progressé (entre 5 et 10%). Quant au riz, il n'a progressé que de 5% et sa part dans le revenu intérieur brut a beaucoup reculé. Celle qui a le plus progressé est celle du maïs. Les haricots mungo, le coton, les oignons et l'ail, les légumes ont également eu une part de croissance. La seule culture qui ait reculé sur tous les plans est la canne à sucre à cause du prix du sucre qui a beaucoup baissé jusqu'en 1970 sur le marché international. Cette progression rapide des cultures commerciales, malgré la faiblesse du crédit et de l'encadrement, a accompagné une forte croissance démographique, de l'ordre de 3% par an, et un recul très net de la malaria après 1960. Une enquête faite dans les sept provinces du Nord montagneux montrait qu'en 1966, 32% des revenus en espèces des paysans dans la moitié des maisonnées, provenait de ces cultures commerciales sèches alors qu'en moyenne, seulement un quart des mêmes maisonnées les cultivait déjà dix ans auparavant (Chapman, 1967).

Tableau 3
Part des cultures dans le produit intérieur brut (à prix constants 1962)
du Nord de la Thaïlande,
1960-1962 et 1967-1969

CULTURE	Moyenne 1960-1962		Moyenne 1967-1969		Variation de leur part dans le PIB		Taux de croissance annuelle
	Valeur du PIB (M. Baht)	%	Valeur du PIB (M. Baht)	%	Valeur	%	%
Riz.....	2 052	57,8	2 879	49,9	827	-7,9	5,0
Tabac.....	352	9,9	617	10,7	264	0,8	8,3
Maïs-sorgho....	135	3,8	483	8,4	348	4,6	20,0
Ail, oignon, piment.....	113	3,2	274	4,8	161	1,6	13,5
Arachide.....	83	2,3	170	3,0	87	0,7	10,8
Canne à sucre..	73	2,1	46	0,8	27	-1,3	-6,4
Haricot mungo.....	61	1,7	213	3,7	152	2,0	19,6
Légumes	44	1,2	169	2,9	125	1,7	21,2
Coton.....	43	1,2	154	2,7	111	1,5	20,0
Soja.....	42	1,2	68	1,2	26	0,0	7,1
Kapok.....	28	0,8	31	0,5	3	-0,3	1,4
Noix de coco...	23	0,6	27	0,5	4	-0,1	2,3
Sésame.....	22	0,6	52	0,9	30	0,3	13,5
Kenaf, jute et ramie.....	20	0,6	25	0,4	5	-0,2	3,2
Ricin.....	8	0,2	21	0,4	15	0,2	14,8
Manioc.....	4	0,1	12	0,2	8	0,1	21,9
Fruits et autres cultures.....	448	12,6	528	9,2	80	-3,4	2,4
Total.....	3 550	100,0	5 770	100,0	2 220	0	7,2

Intensification et multiplication des cultures dans les bassins du Nord

Le Nord est affecté de façon très inégale par ce phénomène. Le bassin de Chiang Mai vient largement en tête pour beaucoup de raisons. L'irrigation traditionnelle très ancienne a été modernisée à partir de 1935 et plusieurs barrages et canaux de dérivation ont été construits. Une enquête en 1972-73 a montré que 21% des exploitants du bassin de Chiang Mai possédait une pompe (Thodey et Seetisarn, 1973, p. 4). D'autre part, le travail de vulgarisation à partir de deux stations agricoles a commencé dès avant la dernière guerre. L'éradication de la malaria a été également entreprise plus tôt qu'ailleurs, dès 1960. Enfin, la population très nombreuse et très dense a toujours pratiqué l'artisanat, ce qui la rend plus ouverte aux innovations techniques.

Les terres hautes de moyenne terrasse ou des collines ont été défrichées traditionnellement pour faire des essarts, mais les jachères se sont raccourcies de plus en plus et beaucoup d'entre elles ont été transformées en champs permanents d'arachide, de maïs, de tabac... labourés au tracteur. Ce phénomène est très nettement observable sur la terrasse moyenne des bassins de Chae Hom, Sop Prap, Lampang (figure 2). La généralisation des cultures commerciales et de l'économie marchande a transformé l'espace rural des bassins et vallées du Nord montagneux. Les rizières sont occupées de juin à décembre par la culture du riz gluant d'autosubsistance et, en saison sèche, par une ou deux cultures commerciales irriguées, le sol ayant été aménagé en ados. Les terres hautes en saison des pluies portent une ou parfois deux cultures commerciales, ou du riz sec dans le système d'essartage traditionnel à courte jachère. La forêt claire ou mixte a beaucoup reculé sur les bordures des bassins et vallées. Il y a donc eu une extension notable des superficies cultivées sur des terres jusqu'alors marginales.

Pénétration de l'économie marchande en milieu montagnard

La pénétration de l'économie marchande en milieu montagnard est en étroite relation avec la construction des pistes et routes sauf dans le cas de l'opium et du miang. L'exemple du district de Samoeng à l'Ouest de Chiang Mai est significatif à cet égard. Une piste a été construite après 1960 jusqu'à Samoeng puis plus à l'Ouest, jusqu'à Bo Kaeo où des mines d'étain ont été mises en exploitation. A Pong Yaeng Nok dans la première vallée après la bordure du bassin de Chiang Mai, on cultivait en 1971 des légumes (choux surtout) et de l'ail dans les ray et dans quelques rizières en saison sèche depuis cinq à six ans. Dans la vallée suivante, celle de Samoeng, le tabac et l'ail étaient cultivés dans les rizières en saison sèche depuis 1964 environ. En 1974, deux innovations étaient introduites: une seconde culture de riz (*na do*) et la culture du soja, à l'initiative du responsable agricole du district. La superficie consacrée aux cultures commerciales augmentait chaque année. Par contre, plus loin, à trois heures de marche de Bo Kaeo dans le village Karen de Mae Ka Pu situé dans un fond de vallée bien aménagé en rizières, les cultures commerciales n'avaient pas pénétré. En 1974, les rizières irriguées n'étaient utilisées qu'en saison des pluies pour la culture de riz d'autosubsistance. Malgré la proximité du marché de Bo Kaeo, petit centre minier, l'économie marchande n'avait pu progresser, l'absence de route ne permettant pas une évacuation aisée des produits agricoles.

Certaines cultures ont cependant permis et même favorisé la pénétration de l'économie marchande dans la montagne loin de toute route ou piste. Dans les hautes vallées des villages de Khon Muang (cf. Glossaire) se consacrent à la culture de théiers dont les feuilles après avoir été bouillies et avoir subi une fermentation sont chiquées (*Miang*) par la plupart des Khon Muang des vallées. Ces villages ne produisent que très peu de riz sur des ray et doivent acheter celui-ci en plaine en échange du Miang. Ce sont des échanges très anciens se faisant

par caravanes de zébus ou de poneys. La culture de l'opium s'est développée récemment dans les vingt dernières années et a introduit l'économie marchande dans les milieux montagnards les plus difficiles d'accès. Ce produit très concentré a, pour un faible poids, une très grande valeur marchande, ce qui facilite son transport par caravanes ou porteurs. Les ethnies montagnardes des hauteurs (Meo, Yao, Lissu, Lahu, Akha...) le cultivent toutes et se procurent ainsi un revenu élevé. L'accroissement de la demande depuis 1965 et l'expansion démographique des populations tribales ont accéléré les défrichements des hauteurs et par conséquent la savanisation du milieu montagnard.

Le capitalisme marchand pénètre de plus en plus dans les montagnes et l'agriculture de subsistance sur brûlis des ethnies montagnardes évolue vers une agriculture commerciale où le pyrèthre, le tabac, le maïs et d'autres cultures temporées remplacent sur des champs en culture continue les ray de riz et d'opium dans certaines zones seulement. Des rizières irriguées en terrasses dans les fonds de vallée, procurent un peu de riz dont la plus grande partie est importée de la plaine. L.M. et J.R. Hanks ont observé dans les montagnes au Nord de la Mae Kok (province de Chiang Rai) cette progression avec la fondation en pleine montagne de trois petits marchés chinois (Hanks, 1975, p. 72-85). Les villages Lahu, Lisu, Yao et Akha peuvent de moins en moins se suffire en riz parce que les trois quarts des forêts ont été détruites et que la pression démographique (densité de 4 hab./km² en 1964 passant à plus de 30 hab./km² en 1974) ne permet plus à l'agriculture itinérante traditionnelle de nourrir la population. Certains chefs de village, suivis par quelques maisonnées, se lancent dans le commerce (commerce du bétail ou des objets fabriqués) et l'agriculture commerciale. Les familles les plus pauvres doivent quitter ces villages pour s'agglomérer à d'autres villages où elles perdront leur identité ethnique, à moins qu'elles n'émigrent en plaine. Seuls les Akha reconstituent des hameaux à proximité des petits marchés, hameaux qui ont perdu beaucoup de la culture Akha traditionnelle et qui vivent au jour le jour en satellites de ces marchés. La pénétration de l'économie marchande provoque donc une dislocation des modes de production tribaux et des communautés qui en constituaient la base. Le rapport de production parcellaire ou petit paysan comme dans les vallées et plaines Khon Muang s'installe en milieu montagnard.

Défrichements de terres neuves

Dans le Nord de la plaine centrale, en particulier dans la plaine de Sukhothai, la généralisation de l'économie marchande s'est traduite par d'importants défrichements dans la zone alluviale, sur les glacis et les collines des bordures. La progression des cultures commerciales s'est faite dans cette région sous-peuplée par la conquête et la mise en valeur de terres neuves de façon généralement inorganisée avec une immigration importante de populations de la plaine centrale, du Nord montagneux et du Nord-Est. C'est ainsi que dans la plaine du Sukhothai, les paysages naturels ont reculé entre 1953 et 1968 sur 20% de la superficie totale cartographiée. Dans les collines, au Nord de Si Satchanalai, les superficies cultivées ont plus que doublé au cours de la même période. Le coton, culture spéculative, a joué un rôle important dans la progression du front pionnier. L'habitat est souvent dispersé et le secteur de cultures vivrières d'autosubsistance a beaucoup reculé sinon disparu car il n'est pas possible d'aménager des rizières sur ces terres hautes. Les paysans sont alors placés sous la dépendance du secteur commercial qui leur procure semences, labours, insecticides et riz et à qui ils doivent vendre leurs récoltes. L'endettement est généralisé. Seuls les villages de berge ou ceux bénéficiant de la présence de bas fonds rizicoles ont une économie comportant encore un fort secteur d'autosubsistance (riz). Mais la mise en valeur de terres hautes ou de berges de certaines rizières en saison sèche, grâce à des pompes diesel, y a beaucoup renforcé le secteur des cultures commerciales (tabac, maïs, légumes, pastèques...)

Apparition d'une agro-industrie à capitaux étrangers

Avec l'introduction de ce qu'on appelle l'«agri-business» ou agro-industrie, les paysans sont placés directement sous la dépendance du capital industriel transnational. Des conserveries, des usines de déshydratation et de surgelation des légumes et des fruits sont installées en pleine campagne et alimentées, pour une part, par des plantations en terres hautes récemment défrichées et appartenant à l'usine, et, pour une autre part, par les petits exploitants travaillant sous contrat. Le projet le plus important est celui de l'«EisenbergGroup» entre Chiang Mai et Lampun, qui devait, pour 70%, utiliser les petits paysans dans un rayon de 40 à 100 km, autour des trois usines centrales (conserverie, déshydratation, surgelation) et traiter 60 000 tonnes de légumes par an pour l'exportation. Lorsqu'elles seraient en pleine production, ces usines emploieraient 4 000 ouvriers et surtout ouvrières des villages environnants. Toute la production devait être exportée en Europe, aux États-Unis, au Japon et en Australie. Le holding dont fait partie l'«Eisenberg Group» est l'United Development Incorporated, dont le siège est à Panama. Il a des investissements ailleurs, dans le monde, en particulier une conserverie au (Sud)-Vietnam et une laiterie en Iran. De même, la Lampang Universal Food Company est une conserverie à capitaux sinothai implantée depuis 1967 et concurrente de l'usine de Lampun. Après cinq à six ans de fonctionnement, aucune de ces usines ne tourne à pleine capacité (40 à 50% de leur capacité seulement). Ces nouvelles agro-industries n'ont pas pu fonctionner selon le schéma prévu au départ. Le système d'encadrement direct de la paysannerie créé n'a fonctionné que dans les deux ou trois premières années, ce système s'étant avéré trop lourd et coûteux pour l'industrie, le territoire intéressé étant trop vaste, les petits exploitants trop dispersés et la concurrence entre plusieurs usines trop forte. Les usines de Lampang et de Lampun ont réintroduit des intermédiaires entre elles et les paysans.

Des promoteurs ou agents de culture prennent la responsabilité d'inciter les paysans d'une zone donnée à cultiver ces plantes pour l'usine, celle-ci ne fournissant que les semences et un encadrement technique léger (visite d'un agronome de l'usine une fois par mois, pendant la période de culture). Le promoteur, qui est souvent un commerçant local, ayant déjà le contact avec les paysans, se charge du crédit pour les engrais, de l'achat et du transport de la production à l'usine. L'industrie lui garantit un prix à la livraison et le laisse libre de fixer son prix aux paysans. Il fait également une partie du travail de vulgarisation. Il est lié par un contrat avec l'usine à charge pour lui d'établir d'autres liens de type contractuel avec les paysans eux-mêmes. Le promoteur de culture traite à son tour avec des groupes de paysans (un groupe par village ou pour plusieurs villages voisins) à la tête desquels se trouve un paysan particulièrement dynamique donnant l'exemple d'une culture bien conduite. Le crédit peut provenir également d'une banque du type crédit agricole en plus des avances consenties par le promoteur ou agent. Dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, une main-d'oeuvre surtout féminine est employée quotidiennement à l'usine. D'autre part, la plantation ou domaine de l'usine emploie une main-d'oeuvre de journaliers dans les campagnes environnantes. Il peut donc exister également, entre ces agro-industries et la paysannerie, des rapports de type salarial.

Alors que dans les premières agro-industries (tabac - canne à sucre) l'aire d'approvisionnement de l'usine était assez rigoureusement circonscrite et qu'un monopole à l'achat était assuré, dans les nouvelles, celle-ci est beaucoup moins strictement définie, étant beaucoup plus vaste. Par exemple, la conserverie et l'usine de surgelation Eisenberg de Lampun s'approvisionne en principe dans les seize provinces du Nord de la Thaïlande, mais, lorsque la production d'ananas n'y est pas suffisante, elle reçoit des ananas du Sud, de la province de Prachuap où existent d'autres conserveries. Dans sa propre région, elle est concurrencée à l'achat par une autre usine de moindre capacité à Lampang et, pour les tomates,

par une conserverie de Bangkok. La bonne qualité du réseau routier pour les liaisons à longue distance permet cette indétermination dans l'espace de collecte et une concurrence entre des firmes différentes pour l'approvisionnement.

Une masse plus importante de paysans est intégrée à l'économie marchande agro-industrielle, car la capacité des usines est beaucoup plus grande que celle des unités antérieures. Cela a un effet sur la multiplication des cultures irriguées et sur leur intensification. Les deux types de cultures industrielles peuvent d'ailleurs exister dans une même exploitation qui peut également pratiquer une culture vivrière et une autre culture destinée au réseau commercial. Il y a donc une différence d'échelle entre les deux types d'agro-industries, ancienne et nouvelle, et une différence dans l'encadrement des paysans. Alors que dans le premier cas, il est assez strict et que le paysan, lié par un contrat, entretient des rapports directs avec l'usine qui fait partie de son horizon familial, dans le second cas, ces rapports sont médiatisés par un ou plusieurs intermédiaires, l'usine étant souvent lointaine et le contrat étant passé avec le promoteur et non pas l'usine elle-même. L'industrie reste cependant maîtresse du processus de production parce qu'elle donne les semences, a un service de vulgarisation et détermine les normes des produits qu'elle achète, le reste étant rejeté. Le promoteur n'est pas un véritable commerçant indépendant, mais plutôt un associé de l'usine qui l'«intéresse» aux bénéfices de l'opération. Ce nouveau système plus souple que l'ancien, permet de couvrir un espace beaucoup plus vaste et un bien plus grand nombre d'exploitations agricoles.

De 1950 à 1977, le capitalisme marchand a donc pénétré l'ensemble du processus de production dans les campagnes du Nord de la Thaïlande, à l'exception de quelques rares îlots montagneux peu accessibles. Les conséquences spatiales ont été importantes. Cela s'est traduit par une intensification des techniques de production dans les zones anciennement aménagées en rizières, et par une extension importante des superficies cultivées ailleurs, allant jusqu'à menacer l'équilibre de beaucoup d'éco-systèmes. Parallèlement, le réseau urbain et un réseau de petits centres commerciaux sont en voie de formation. Villes et campagnes se sont différenciées beaucoup plus nettement qu'auparavant.

Croissance des petites villes et renforcement de l'emprise urbaine sur les campagnes

Le développement des échanges dans les campagnes et de cultures commerciales a entraîné celui des villes et des petits centres qui ont des fonctions d'encadrement, tant sur le plan économique que sur le plan politique et administratif.

Urbanisation et différenciation ville-campagne

La croissance moyenne annuelle de la population urbaine et rurale dans les deux régions du Nord et du Centre permet de situer l'urbanisation du Nord, région à dominante rurale par rapport au centre où la capitale hypertrophiée Bangkok s'accroît beaucoup plus vite et domine de façon écrasante l'urbanisation de tout le pays (tableau 4).

Le taux d'accroissement de la population urbaine du Nord est nettement inférieur à celui du centre. De 1960 à 1968, la population rurale du Nord s'accroît plus que la population urbaine alors que le contraire reste vrai dans le centre avec un écart cependant plus faible qu'en 1947-1960. En fait, cet accroissement important de la population rurale est dû à une immigration à partir des autres régions pour la colonisation de terres neuves sur les marges de la plaine centrale. On mesure ainsi la modestie de l'urbanisation du Nord comparée à celle de la capitale. En 1947, Bangkok était 21 fois plus peuplée que Chiang Mai alors qu'en

1967, il l'était 32 fois. L'écart ne cesse de croître entre la première et la seconde ville de pays (BRUNEAU, M., 1975, p. 326-361). Les quatre villes les plus importantes (Chiang Mai, Nakhon, Sawan, Phitsanulok, Lampang) (figure 2), de plus de 40 000 habitants, ont bénéficié des plus forts accroissements ainsi que les petites villes de 10 à 20 000 habitants, les centres intermédiaires et inférieurs diminuant en importance au cours de la période 1947-1969. Chiang Mai tend à se détacher de plus en plus en ayant en 1969 une population presque double de celle de Nakhon Sawan qui vient après elle.

Tableau 4

**Croissance moyenne annuelle de la population urbaine et rurale
(en pourcentage) de 1947 à 1968 dans le centre et le Nord de la Thaïlande**

PÉRIODE	CENTRE		NORD	
	Pop. urbaine	Pop. rurale	Pop. urbaine	Pop. rurale
1947-1960	5,5	2,5	3,6	3,4
1960-1968	4,88	3,6	2,37	3,31

Source: (Office of the National Economic and Social Development Board, 1973, p. 31)

La croissance de ces petites villes et petits centres est liée au développement de leurs équipements tertiaires: administration, commerce, services. On constate une hiérarchisation de ces centres mais ils ne forment pas entre eux un véritable réseau. Chaque petite ville placée sous la dépendance directe de Bangkok joue un rôle d'encadrement politique et économique d'un espace limité (une ou deux provinces) mais n'a pas de vie propre, de rôle créateur. Toutes les décisions économiques et administratives se prennent à Bangkok. La petite ville se différencie de plus en plus des villages qui l'entourent par son aspect et par le genre de vie de ses habitants. Une enquête portant sur les habitants à la fois des petites villes et de petits centres fait ressortir des différences encore faibles dans les structures familiales, mais déjà notables dans la consommation et les revenus (National Statistical Office, 1963). Une personne consomme en moyenne 3,1 kg de riz par semaine en ville, alors qu'elle en consomme 3,6 kg à la campagne. Un rural mange beaucoup moins de viande, de poisson, et de légumes qu'un urbain mais un peu plus de volaille. La part des dépenses consacrée à la nourriture par les habitants des villes (36,3%) est plus faible que celle des villageois (41,6%). Par contre, les dépenses qu'ils consacrent à l'habitat (16,4%) sont plus fortes (12,7% à la campagne). Enfin, les revenus moyens par habitant en ville s'élèvent à plus du double de ceux de la campagne (2 032 baht entre 1963 contre 993 baht pour le revenu annuel moyen par tête). Les inégalités entre villes et campagnes sont donc devenues importantes. La population urbaine ou semi-urbaine disposant de tous les services administratifs, médicaux, d'éducation et commerciaux, ayant un niveau de vie supérieur, se différencie de plus en plus d'une population rurale, moins bien encadrée, devant fréquenter plus ou moins régulièrement la ville pour obtenir une partie de ces services et ayant un niveau de vie plus bas. Cette croissance des petites villes est la conséquence de l'emprise de plus en plus forte qu'elles exercent sur les campagnes surtout par la commercialisation des produits agricoles.

Renforcement de l'emprise urbaine sur les campagnes

La propriété foncière urbaine dans les campagnes proches de la ville est un phénomène ancien. Cependant, les bourgeoisies urbaines (commerçants et fonctionnaires) ont de plus en plus tendance à acheter des terres neuves sur les terrasses ou en zone de collines pour y planter des vergers d'arbres fruitiers ou y faire des cultures spéculatives telles que le coton. D'autre part, la nécessité de se procurer de l'argent pousse de plus en plus les paysans à chercher un emploi temporaire ou même annuel sur un chantier ou dans une petite entreprise industrielle (céramique, travail du bois...) en ville.

Ainsi, plusieurs milliers de personnes, hommes et femmes, se rendent tous les matins à Chiang Mai ou à Lampang à bicyclette, en camionnette taxi ou en camion-bus et repartent le soir après 17 heures dans leur village, généralement situé dans un rayon d'une trentaine de kilomètres. Mais l'emprise la plus importante que les petites villes et petits centres peuvent avoir sur les campagnes les plus éloignées résulte du circuit de commercialisation des produits agricoles. Elle s'exerce de trois façons différentes:

1) Le maïs, l'arachide, les haricots... sont vendus par les paysans à des intermédiaires de leur village qui sont en relation avec un commerçant chinois ou sino-thai de la ville ou du petit centre semi-urbain. La récolte est réservée par un crédit ou par l'achat à l'avance d'une partie de celle-ci à moitié prix environ. Dans les villages proches de la ville, les relations paysans-commerçant chinois peuvent être directes, mais dans les villages éloignés, il y peut y avoir deux échelons intermédiaires. À Ban Samkha (province de Lampang) par exemple, les paysans les plus riches du village réservent les récoltes et avancent l'argent aux paysans. Ils sont en relation avec un paysan plus riche qu'eux (Po Lieng) dans le village centre du Tambon le plus proche, qui peut leur procurer les fonds pour le crédit et l'achat, et partage le profit avec eux. Ce Po Lieng possède un ou deux camions pour transporter les produits achetés (arachide et oignons par exemple) à Lampang chez un commerçant chinois ou sino-thai qui lui avance aussi de l'argent et lui réserve une part de ses bénéfices. Ce commerçant est lui-même en relation avec un marchand de Bangkok plus important qui lui procure une part de crédit. Tout dépend en dernière instance de Bangkok.

2) Dans le cas de la culture du coton, la dépendance des paysans vis-à-vis des commerçants des centres urbains et semi-urbains (Sawankalok ou Si Samrong par exemple) dans la province de Sukhotai est directe et beaucoup plus forte. Le paysan produit du coton, du maïs, des haricots... et le vend à un commerçant chinois ou sino-thai (Tao Kae) qui lui avance le prix des labours au tracteur, des semences, des insecticides et du riz avant la récolte. Dans le cas du coton, le Tao Kae prélève 30% environ du prix sur le marché libre en rémunération du crédit et des services qu'il a procurés. Le Tao Kae assure l'égrenage du coton et l'expédition vers Bangkok chez un ou plusieurs commerçants chinois avec qui il est en relation. Les paysans sont alors complètement dépendants de leur Tao Kae avec qui ils entretiennent des relations de patron à clients. Ils sont souvent endettés et ont déposé en garantie leurs titres de possession de terres (No So Sam).

3) Les nouvelles agro-industries placent les paysans sous la dépendance de plus en plus directe du capital financier transnational. Des rapports salariaux sur le domaine agricole de l'usine ou dans l'usine elle-même se sont établis avec les paysans des campagnes environnantes. D'autre part, le réseau commercial sino-thai joue encore le rôle d'intermédiaire entre les petits exploitants agricoles et l'usine, mais avec une autonomie beaucoup plus réduite que dans le système commercial habituel. Le commerçant devient un agent de l'usine chargé d'une partie du travail de vulgarisation agricole et du collectage des produits. Il doit se conformer aux directives de l'usine en matière de prix comme de semences et de techni-

ques culturelles. La zone contrôlée par une seule agro-industrie s'étend sur plusieurs provinces, assurant un encadrement de la paysannerie beaucoup plus centralisé que dans les formes précédentes.

Avec la pénétration du mode de production capitaliste, la division sociale du travail progresse ainsi que la différenciation ville-campagne. Cela entraîne des transformations dans les structures spatiales. Les survivances des modes de production précapitalistes sont très sensibles dans l'organisation de l'espace en Muang. C'est sur cette trame spatiale encore partout présente qu'a agi la pénétration différentielle du mode de production capitaliste qui est actuellement en train de bouleverser l'ancien système.

LA TRANSFORMATION PROGRESSIVE DES STRUCTURES SPATIALES

À partir d'un système spatial en auréoles relativement décentralisé s'est constitué un système hypercentralisé et de plus en plus homogène et dominé. Aux formations sociales siamoise et lao dans lesquelles le mode de production «asiatique» jouait un rôle dominant, correspondait un système spatial en auréoles qu'il faut décrire brièvement avant d'analyser les transformations qu'il a subies par suite de la pénétration du mode de production capitaliste depuis la fin du XIX^e siècle.

Le système spatial en auréoles des formations sociales à mode de production «asiatique» dominant

La capitale, Ayuthaya (jusqu'en 1767) puis Bangkok, rassemblait la population la plus nombreuse dans la ville elle-même et dans les provinces voisines, ou provinces de quatrième classe, qui étaient administrées directement par des gouverneurs nommés par le roi et changés tous les trois ans. À la périphérie de cette zone centrale, qui occupe en gros le delta de la Mae Nam Chao Phraya, et dans la plaine centrale ou dans les plaines littorales qui la prolongent au Sud, se trouvaient les provinces de troisième, deuxième et première classes. Il n'y avait que deux provinces de première classe, Phitsanulok au Nord et Nakhon Si Thammarat au Sud, deux capitales princières où ont résidé pendant longtemps des fils du roi. Les provinces des trois premières classes ont été gouvernées jusqu'à la fin du XIX^e siècle par de véritables dynasties locales, les gouverneurs de chacune d'entre elles appartenant à une même famille. Elles jouissaient d'une très grande autonomie (Bunnag, T., 1977, p. 17-25). Dans une couronne encore plus externe, c'est-à-dire au Nord, au Nord-Est, à l'Est et au Sud de la plaine centrale, se répartissaient les états tributaires: principautés Lao du Nord, provinces autonomes Khmer et Lao au Nord-Est, royaume du Cambodge à l'Est, sultanats malais du Sud. Ces états étaient pratiquement indépendants, ne devant qu'un tribut symbolique tous les trois ans au roi du Siam qui confirmait la nomination de leur souverain. Dans chacune des principautés du Nord par exemple, on retrouvait à une autre échelle la même structure en auréoles. Ainsi le Chao Muang (ou prince de Chiang Mai) administrait directement les districts situés dans le bassin de Chiang Mai, proches de la capitale. Les Muang plus lointains, vallées ou bassins séparés par des montagnes étaient quasiment autonomes (Phayao, Chiang Rai, Chiang Saen...). Enfin, les ethnies montagnardes (Karen, Lawa...) ne versaient au Chao Muang qu'un tribut annuel en nature. On retrouvait là aussi une zone centrale autour de la capitale et deux couronnes périphériques.

Le Muang, unité traditionnelle de l'espace Tai

Le *Muang*, était dans le royaume du Siam comme dans les principautés Lao l'unité territoriale de base au-dessus du village (Ban). Il s'était constitué autour d'un chef (*Chao* ou *Naï*) qui résidait en son centre et qui tenait sous sa protection et sous sa dépendance le peuple des *Phrai* et des *That* (esclaves). Le terme

de Muang désignait à la fois la ville et le territoire qu'elle contrôlait d'étendue peu précisée, traditionnellement un ou deux jours de marche. Les frontières étaient mal définies dans un pays où la terre était surabondante et où l'important était de contrôler la population qui la travaillait. Dans le Nord montagneux il y avait correspondance entre les Muang et les bassins montagneux ou les fonds des principales vallées. Dans le bassin de Chiang Mai très peuplé il y avait deux unités Chiang Mai et Lampun, mais partout ailleurs un seul Muang par bassin. Le système d'organisation de l'espace en auréoles décrit précédemment plaçait les Muang dans une dépendance plus ou moins grande de la capitale en fonction de leur éloignement par rapport à celle-ci. Ainsi, par exemple, Fang ou Chiang Rai étaient pratiquement autonomes à cause de leur éloignement de Chiang Mai, de même Phan par rapport à Lampun. Un Muang s'était constitué à partir de son centre, premier noyau de population, de nouveaux villages étant fondés de plus en plus loin avec la progression des défrichements comme le montre l'exemple de Fang.

Dans la plaine de Sukhothai, beaucoup moins cloisonnée par le relief, les Muang étaient de vastes clairières rizicoles autour d'un centre, séparées des voisines par des étendues plus ou moins grandes de forêt. Le Muang d'Uttaradit, par exemple, était formé par une convergence de vallées rizicoles irriguées au N, les berges de la Mae Nan (figure 2) et une vaste plaine de rizières jusqu'au Bung Mai (grand marécage au S.O. d'Uttaradit). Le Muang de Phitsanulok s'allongeait de part et d'autre de la Mae Nan jusqu'à son confluent avec la Khwae Noi au Nord. Au Nord et au Sud de Sukhothai une plaine de rizières très anciennes qui forme également une unité du type Muang. Marginaux par rapport aux précédents, d'autres Muang sont de plus petite taille: Phran Kratai, clairière rizicole typique, périphérique par rapport au centre de Kampheing Phet, Thung Saliam autre clairière peuplée par des Khon Muang originaires de Thoen (Muang bassin de la province de Lampang) à l'O de Sawankalok; Hat Sieo (Si Satchanalai), Phichai, Sawankalok sont d'autres Muang qui, jusqu'à l'époque de la seconde guerre mondiale, étaient encore isolés par des zones forestières non défrichées.

Petit bassin, fond de vallée ou clairière rizicole dans une vaste plaine, le Muang était une unité de peuplement relativement dense dans un océan de forêts désertes ou occupées de façon discontinue par des groupes ethniques pratiquant une agriculture itinérante sur brûlis. Ces noyaux qu'étaient les Muang, capitales de provinces du Siam, de principautés Lao ou de province à l'intérieur de ces principautés, se sont développés jusqu'à nos jours, la densité de la population augmentant dans le centre et dans les campagnes environnantes.

Le Muang, unité spatiale de plus en plus encadrée

Les divisions administratives actuelles qui ont été mises en place au début du XX^e siècle ont repris ce dispositif ancien. Les Muang les plus importants sont devenus capitales de provinces: Chiang Mai, Lampang, Chiang Rai, Phrae, Uttaradit, Phitsanulok (figure 3) ... Les autres sont devenus chefs-lieux de district (Amphoe) à l'intérieur de chacune des provinces. Les principaux Muang étaient non pas obligatoirement les plus étendus en territoire mais les plus peuplés, c'est-à-dire rassemblant les plus fortes densités dans les campagnes qui entouraient la ville. Ils ont profité au mieux de l'urbanisation récente qui a confirmé leur prééminence; ce sont la capitale régionale, les centres régionaux et les petites villes de première catégorie (Bruneau, M. 1975, p. 343-345). La seule exception est Nakhon Sawan dont l'importance actuelle est due à un développement récent, cette ville n'étant autrefois que le centre d'un petit Muang. Le phénomène récent d'urbanisation, n'a pas fondamentalement modifié la carte des villes et petits centres du Nord de la Thaïlande telle qu'on peut l'observer au début du XIX^e siècle, avant l'ouverture de la région. Les villes les plus importantes sont Chiang Mai, Lampun, Lampang, Phrae, Nan capitales de principautés vassales du royaume du Siam, Phitsanulok, Kampheing Phet, Nakhon Sawan capitales de provinces (Sternstein, 1964, p. 7-20).

Beaucoup d'autres centres urbains se sont développés par la suite pour devenir de petites villes: Chiang Rai, Phayao, Uttaradit, Sukhothai, Sawankalok et Tak. Une seule parmi les anciennes villes principales a vu son importance relative décroître, c'est Lampun, à cause de la proximité de Chiang Mai. Elle est une survivance du passé et conserve à ce titre une fonction de capitale provinciale, mais est en passe d'être absorbée par Chiang Mai dans une conurbation.

Il existe, comme on l'a vu, une hiérarchie des équipements tertiaires de ces centres mais un véritable réseau urbain n'est pas pour autant constitué. Malgré les progrès très récents du réseau routier, les petites villes du Nord montagneux sont avant tout les centres de leur bassin et des vallées qui y convergent. Dans le Nord de la plaine centrale, les villes sont assez régulièrement espacées le long des trois principales voies d'eau Nord Sud (Mae Ping, Mae Yom et Mae Nan) avec une faible concentration. Dans la province de Sukhothai (figure 3) par exemple il y a dispersion des équipements urbains en trois centres: Sukhothai, Sisamrong, et Sawankalok relativement proches, de même dans la province de Phichit (Phichit, Taphan Hin et Bang Mun Nak). Au confluent de ces voies d'eau Nakhon Sawan prend de plus en plus d'importance et dépasse nettement les autres villes dans le domaine industriel et des équipements tertiaires. Dans la région montagneuse, Lampang et Chiang Mai, bien reliés par la route et la voie ferrée, se partagent les fonctions de future métropole régionale. Lampang commande les 7 autres provinces pour l'armée, la police, la banque d'état, les forêts et l'irrigation. Les autres fonctions administratives sont coordonnées à Chiang Mai qui possède en outre une université complète et des écoles techniques, ainsi que le centre hospitalier le plus important du Nord. Il ne faut cependant pas surestimer l'importance des structures administratives régionales, car l'essentiel des décisions se prend à Bangkok ou au niveau de chaque province (Changwat).

S'il a été possible d'établir un classement hiérarchique dans le domaine des équipements tertiaires en distinguant une capitale régionale et des centres régionaux, il n'existe pas pour autant de véritable réseau urbain hiérarchisé. On a plutôt affaire à un semis urbain lié à la répartition de la population, semis d'où émergent quelques villes à cause de leur localisation dans une zone plus peuplée, et de leur importance historique ancienne (Chiang Mai, Phitsanulok) ou à cause de leur situation privilégiée par rapport aux voies de communication (Lampang, Nakhon Sawan). Les villes ont une emprise de plus en plus forte sur les campagnes dont elles se différencient de plus en plus, mais ce sont de petites villes et même souvent des centres semi-urbains. Elles ne sont que des relais de la capitale nationale Bangkok qui monopolise la plupart des décisions dans tous les domaines. L'étude des rapports ville-campagne a montré que l'emprise des petites villes sur les campagnes environnantes n'a cessé de se renforcer dans les trente dernières années avec la pénétration du capitalisme marchand. Chaque Muang se définit donc de plus en plus comme la zone d'influence d'une petite ville qui en est le centre économique et dans la plupart des cas le centre administratif également. Les chefs-lieux de district (Amphoe) sont souvent les centres d'une unité spatiale du type Muang ou «pays». Si on considère la hiérarchie des villes et petits centres semi-urbains dans les bassins de Chiang Mai et Lampang et dans la plaine de Sukhothai, tous les petits centres jusqu'au niveau de centre local de deuxième catégorie sont de ce type. Certains centres locaux de troisième catégorie éloignés des villes comme Phichai ou Chiang Dao (figure 6) peuvent également jouer ce rôle. Dans le Nord montagneux ces unités peuvent correspondre à une région écologique du type bassin (bassin de Chiang Dao, de Phrao, de Fang par exemple) ou à une partie de bassin dans les plus vastes et les plus peuplés d'entre eux. Par exemple Ko Kha polarise une zone qui s'étend sur son district et sur la moitié occidentale du district de Mae Tha dans le bassin de Lampang; de même Chom Thong dans le bassin de Chiang Mai étend son influence au S de la vallée de la Mae Ping dans le district du même nom, et sur les districts voisins de Hot et de Ban Hong.

On peut ainsi dresser une carte de ces Muang qui s'allongent en chapelet le long des principales vallées (figure 6). Ils se définissent par l'aire d'influence d'un centre, petite ville ou centre semi urbain. Autour de Chiang Mai, outre la zone d'influence directe de la ville elle-même, plusieurs Muang ou «pays» peuvent être distingués; parmi ceux-ci: Chiang Dao, Phrao, Chom Thong et Hot. Dans la zone cartographiée de part et d'autre de Lampang, on a Phayao, Ngao, Chae Hom, Sop Rap, Thoen et Wang Chin. Dans la plaine de Sukhothai les Muang sont jointifs: Sawankalok, Thung Saliam, Si Samrong et Sukhothai à l'Ouest; Uttaradit, Phichai, Phitsanulok à l'Est. Le long de la Mae Ping, Tak et Kampeing Phet ont leur propre «pays» ainsi que Mae Sot à l'Ouest, jusqu'à la frontière birmane. Dans la région montagneuse les Muang sont loin de couvrir la totalité de l'espace. Ils se limitent aux bassins et vallées densément peuplés par les Khon Muang et ne s'étendent pas à proprement parler aux montagnes et collines qui sont périphériques et entretiennent avec eux des rapports spécifiques qu'il convient d'analyser. L'organisation de l'espace en milieu montagnard ou collinaire est en relation avec la répartition des groupes ethniques et l'étagement biogéographique propre à ce milieu. Ainsi du centre des bassins aux sommets des montagnes on peut distinguer trois zones concentriques ou couronnes qui sont liées entre elles et avec le centre de façon différentielle.

Les trois couronnes du Nord montagnoux

Il existe un phénomène de symbiose entre ethnies de la périphérie ou des collines et montagnes et ethnies du centre ou des plaines. Le pouvoir économique et administratif est en effet en plaine. Il entend jouer un rôle unificateur. Une politique de thaïsation est tentée. Les relations centre-périphérie sont le principe directeur des contacts inter-ethniques. On peut ainsi distinguer en fonction du centre trois zones où la nature de ces relations est différente:

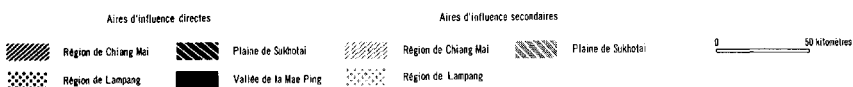
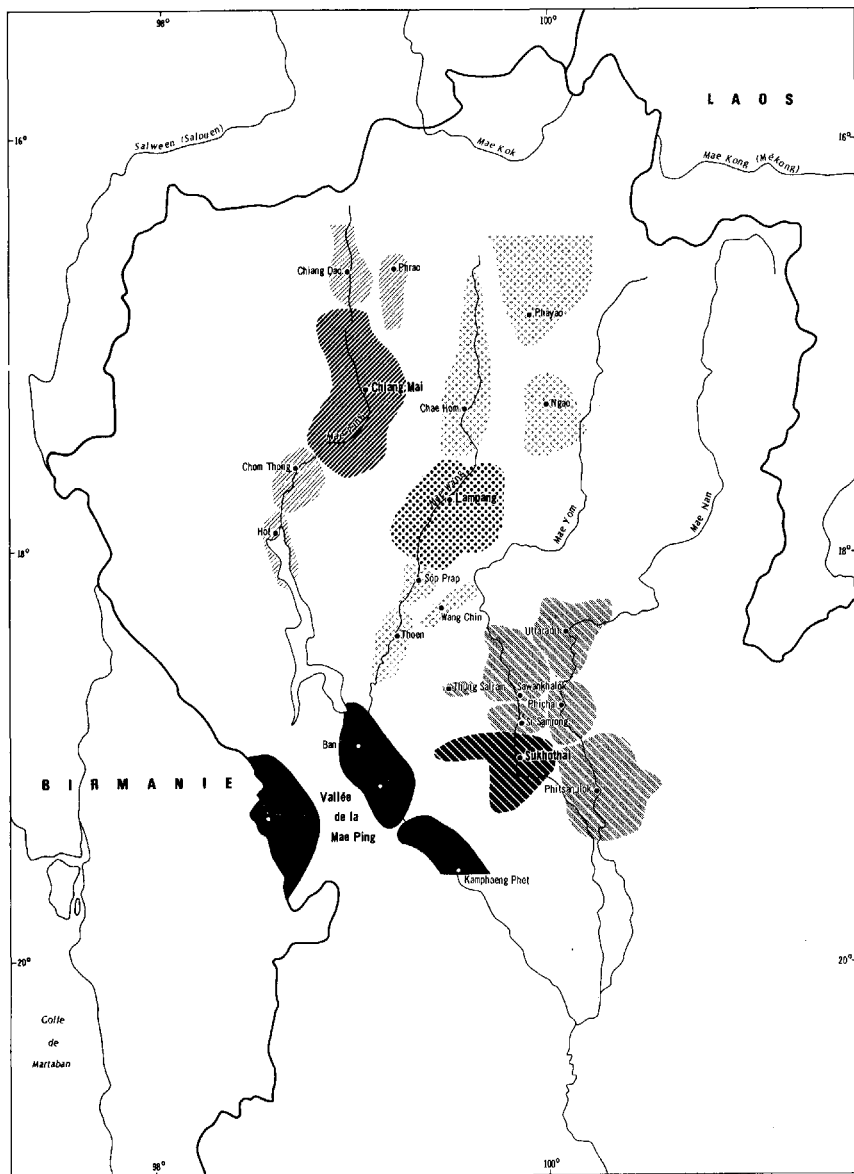
a) Les plaines, basses vallées ou collines facilement accessibles par route ou piste où les différentes ethnies Tai, les Lua et les Karen s'interpénètrent. Ils ont des genres de vie très proches, participent à une même économie ouverte où les cultures commerciales occupent une place de plus en plus importante, et sont en contact assez fréquent avec l'administration thaïe (écoles, dispensaire, service du district). Il y a une tendance très nette à l'assimilation par le milieu Khon Muang.

b) Les vallées montagnardes plus reculées (jusque vers 1 000 m) difficiles d'accès, qui sont peuplées par des Karen, des Lua et des Tai (*Pa Miang*) assez rarement par des Meo ou des Tibéto-Birmans. On y accède généralement à pied. Des paysanneries relativement bien enracinées ont conservé leurs caractères ethniques, les villages ayant parfois plus d'un siècle d'existence. La riziculture irriguée pénètre. Les contacts commerciaux et culturels avec la plaine sont fréquents et bien établis, mais les difficultés de communication (absence ou rareté des pistes carrossables) freinent les progrès de la production marchande. Ces populations restent en marge, étant victimes d'une paupérisation relative. L'administration contrôle moins bien cette zone (écoles et postes de police moins fréquents).

c) Les hauteurs au-dessus de 1 000 m, encore plus difficiles d'accès, où vivent les Meo et les Tibéto-Birmans. Ce sont des agriculteurs itinérants au plein sens du terme. Ils déplacent souvent leurs villages. Arrivés plus récemment en Thaïlande, leur culture et leur genre de vie très différents les séparent des autres ethnies. Cultivateurs d'opium, ils ont des contacts commerciaux avec les marchés de la plaine, mais souvent par l'intermédiaire d'une autre ethnie, les commerçants chinois Ho qui vivent dans leur village. Jusqu'à ces dernières années, l'administration thaïe n'avait presque aucun contact avec eux. Ils vivent dans un relatif isolement qui limite les contacts de tous ordres avec les autres ethnies

Figure 6

LES MUANG DANS LE NORD DE LA THAÏLANDE ET LEURS AIRES D'INFLUENCE



bien qu'ils soient intégrés à une économie internationale (opium) (Bruneau, M., 1974, p. 379-390).

On a ainsi un modèle d'organisation de l'espace constitué par un noyau central, le *Muang* ou centre urbain, et trois zones périphériques. La première et la deuxième zones ont des relations étroites, vont même jusqu'à s'interpénétrer. Par contre, la troisième zone est plus nettement séparée à cause de la barrière ethnique. Les mouvements migratoires se font surtout à l'intérieur d'elle-même ou avec l'extérieur (Birmanie et Laos). Les relations de centralité sont également des relations de dépendance économique et politique de la périphérie montagnarde aux centres administratifs et commerciaux urbains de plaine. Ce modèle met en valeur ce phénomène de rapports centre-périphéries. Il rend compte de l'étagement des trois zones (emboîtées dans le schéma) et de l'organisation générale de l'espace autour de bassins intra-montagnards caractéristiques du Nord montagneux. Le noyau central et la première zone qui est le *Muang* avec ou sans ses deux couronnes périphériques sont la structure spatiale la plus commune et la plus réelle dans le Nord de la Thaïlande. L'absence d'un véritable réseau urbain n'a pas permis la construction de régions fonctionnelles. On peut cependant, en se basant sur l'étude de la hiérarchie urbaine et du réseau des voies de communication, observer quelques esquisses de regroupements autour d'un ou plusieurs centres.

Formes nouvelles de l'organisation de l'espace

Les «pays» ou *Muang*, même lorsqu'ils sont dotés d'un centre polarisant depuis la pénétration de l'économie marchande, sont des unités spatiales anciennes, héritées des formations sociales à mode de production «asiatique». Ils subsistent encore aujourd'hui, d'autant plus qu'ils coïncident souvent avec des régions écologiques. Cependant la pénétration de plus en plus grande du mode de production capitaliste dans l'espace thaïlandais, s'appuyant sur les villes et centres semi-urbains, superpose à ces divisions anciennes un nouveau découpage de l'espace qui n'apparaît aujourd'hui qu'à l'état embryonnaire, mais qui est de plus en plus voulu par le pouvoir politique siégeant à Bangkok.

Esquisse de regroupements régionaux (figure 7)

1) Dans le Nord-Ouest, la ville de *Chiang Mai* s'affirme peu à peu comme le centre d'une petite région qui rassemble les provinces de Mae Hong Son, de Chiang Mai et de Lampun⁹. Cette région est composée du bassin de Chiang Mai qui en est le cœur, de la vallée de la Mae Ping et de ses affluents au N. Le bassin de Fang et la province de Mae Hong Son lui sont rattachés par le réseau des routes et pistes qui convergent vers Chiang Mai.

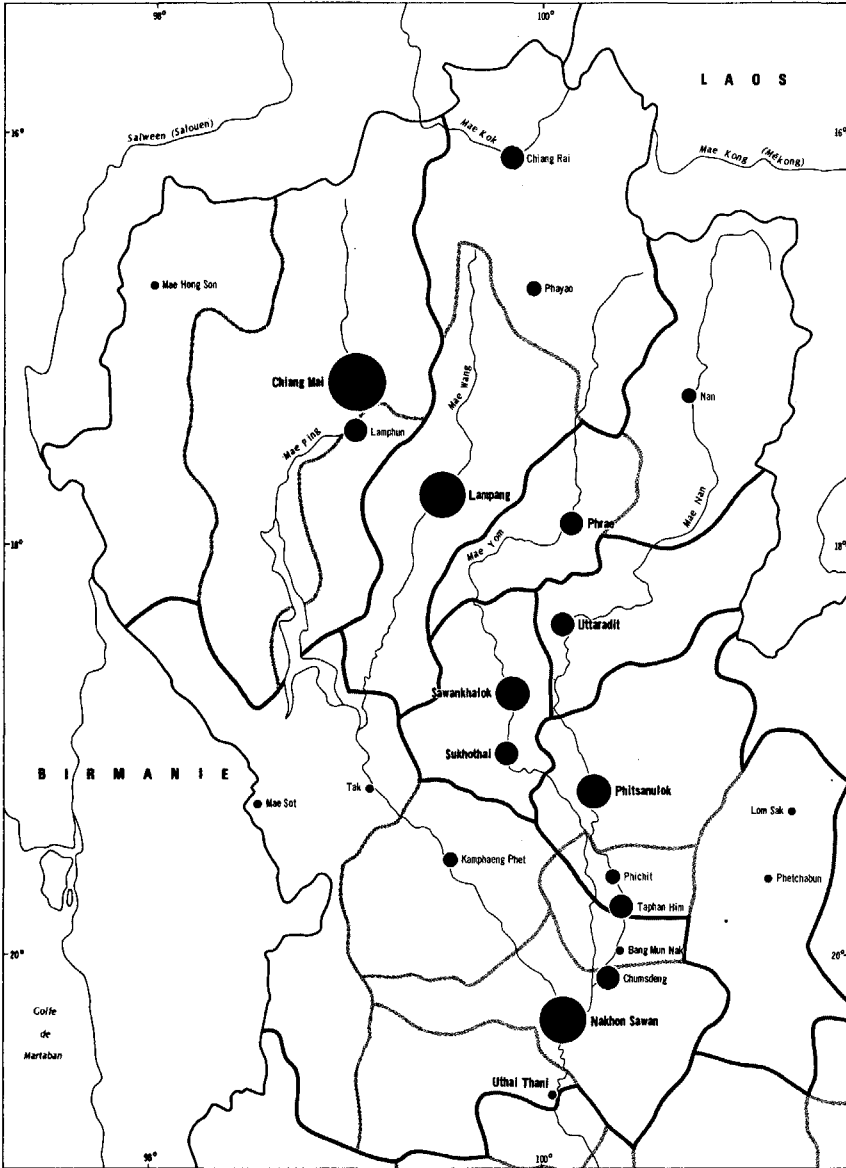
2) De même *Lampang* est également le centre d'une autre région d'encadrement¹⁰ en voie de constitution qui est formée par les deux provinces de Lampang et de Chiang Rai. Le réseau des voies de communication converge vers la ville de Lampang qui, dans la hiérarchie urbaine, est un centre régional; Chiang Rai et Phayao sont également des centres secondaires en grande partie subordonnés à Lampang pour la plupart des équipements tertiaires.

3) *Nakhon Sawan* exerce une influence de plus en plus grande sur la basse vallée de la Mae Ping et celle de la Mae Nan en aval de Phichit. Sa région en voie de formation s'étend aux provinces de Nakhon Sawan, Uthai Thani, Kamphaeng Phet et à la moitié Sud de la province de Phichit. La province de Tak est trop éloignée pour être véritablement intégrée à la zone d'influence de Nakhon Sawan mais elle le sera sans doute de plus en plus.

4) La région de *Phitsanulok* s'étend essentiellement à la province du même nom et au Nord de la province de Phichit. Depuis l'ouverture de la route Phitsa-

Figure 7

**ESQUISSE DE REGROUPEMENTS REGIONAUX
DANS LE NORD DE LA THAÏLANDE**



— Limites de regroupements régionaux
 - - - Limites de provinces
 Phrae Centre d'une région d'encadrement

● ● ● ● ●
 Classification des villes en fonction de leur équipement, de leur dynamisme et de leur rayonnement

0 50 kilomètres

nulok-Lomsak en 1968 le Nord de la province de Phetchabun peut être considéré comme partiellement sous l'influence de Phitsanulok mais beaucoup d'échanges se font vers le S, directement vers Bangkok auquel Phetchabun est très bien reliée par route (figure 5).

5) La province de *Sukhothai* avec une répartition des fonctions urbaines entre les trois centres voisins du Sukhothai, Si Samrong et Sawankhalok forme une entité à part, ainsi que

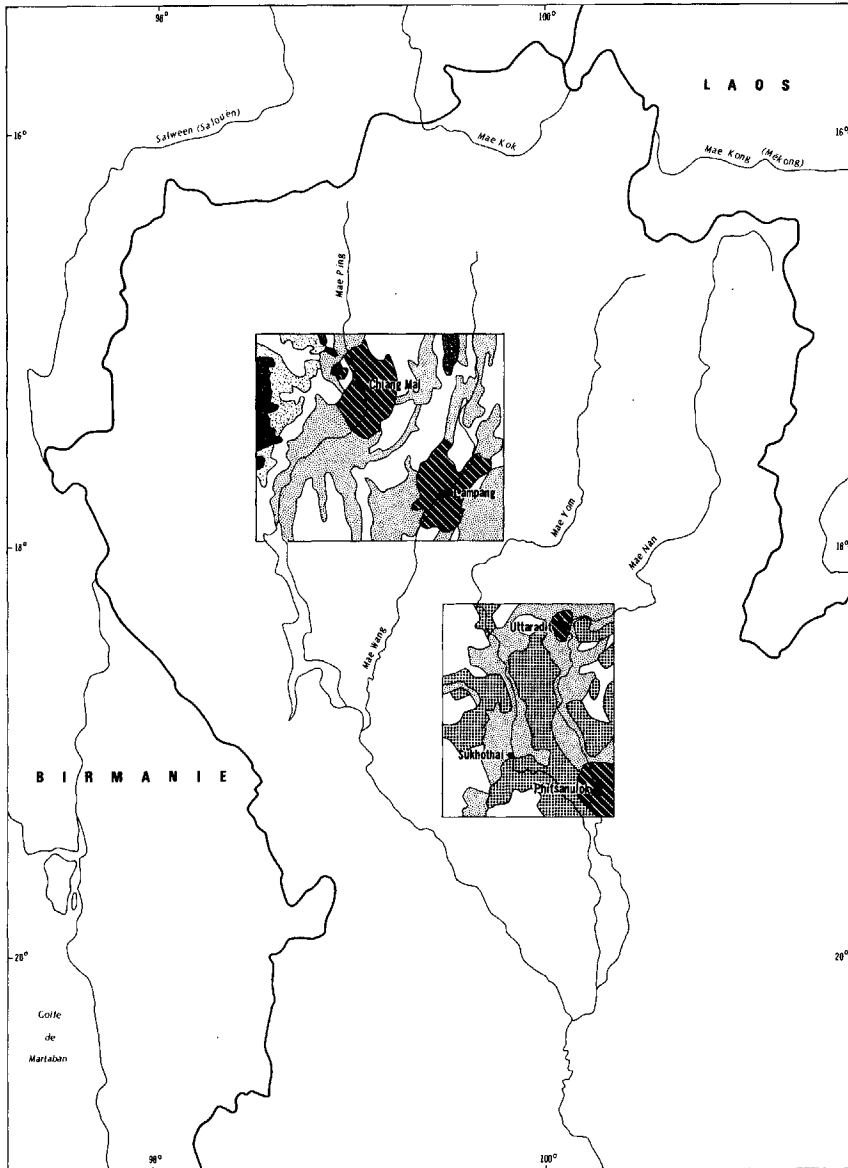
6) la province d'*Uttaradit* qui a son propre centre, indépendant à beaucoup d'égards de Phitsanulok.



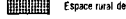
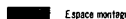


7) Un dernier ensemble régional est formé par les deux provinces de *Nan* et de *Phrae* (hautes vallées de la Mae Yom et de la Mae Nan) bien reliées entre elles par la route. Phrae-Denchai n'atteint pas dans la hiérarchie urbaine le niveau d'un véritable centre régional mais se situe à un niveau supérieur à celui de Nan qui peut être considéré comme subordonné sur le plan économique.

Ces sept régions d'encadrement (figure 7) en voie de constitution sont très inégalement polarisées par leur centre principal. Les régions de Chiang Mai, Lampang et Nakhon Sawan sont les plus avancées dans cette voie. Phitsanulok pourrait être le centre principal de la plaine de Sukhothai mais se heurte encore à la concurrence de Sukhothai-Sawankhalok et d'Uttaradit qui ne lui sont pas encore nettement subordonnées. Phrae n'a pas encore l'envergure d'un véritable centre régional. Dans l'avenir il ne pourrait donc y avoir que cinq régions d'encadrement: Chiang Mai, Lampang, Phrae, Phitsanulok, Nakhon Sawan. A plus petite échelle on peut penser que s'esquisse dans le Nord de la Thaïlande la constitution de deux régions principales qui seront peut-être un jour dotées de capitales régionales: d'un côté *Chiang Mai-Lampang* qui rassemblent déjà la plupart des fonctions de commandement et le tertiaire supérieur dans les sept provinces montagneuses: *Nakhon Sawan* dont l'arrière pays s'étendrait à tout le Nord de la plaine centrale jusqu'à Phrae et Nan d'autre part. Mais ce ne sont là que des tendances que l'on peut déduire de l'étude de la hiérarchie urbaine actuelle, du réseau des voies de communication et des projets de planification régionale du NESDB (National Economic and Social Development Board). On se situe ici à un niveau prospectif et il ne faut pas oublier que l'espace du Nord de la Thaïlande est encore très inégalement et faiblement polarisé et que ses villes sont très dépendantes de Bangkok qui domine cet espace. Aucun de ces centres n'a les fonctions et l'autonomie d'une capitale régionale au sens où l'on entend ce terme dans les pays industrialisés d'Europe, c'est pourquoi on ne peut pas parler de régions fonctionnelles mais plutôt de régions d'encadrement.

Actuellement on se trouve en présence d'un espace dominé par un pôle économique, politique et culturel unique, Bangkok. Cet espace en peau de panthère, fait de la juxtaposition de zones restées traditionnelles, obéissant encore en partie à une logique précapitaliste, et de zones plus modernes, intégrées aux marchés national et international, a été analysé plus haut comme une conséquence des dernières transformations de la formation économique et sociale thaïlandaise (remplacement de la rente-travail et de la rente-produit par la rente-argent, accumulation d'un capital marchand et industriel). Dans cette perspective le plus sûr critère de différenciation spatiale est la plus ou moins grande pénétration du mode de production capitaliste. Il convient de confronter cette typologie avec la division en «pays» ou Muang et zones périphériques montagnardes de façon à obtenir une cartographie.

Figure 8
TYPOLOGIE DE L'ESPACE DES BASSINS DE CHIANG MAI, LAMPANG
ET DE LA PLAINE DE SUKHOThAI



-  Urbain
-  Périurbain
-  Espace rural de plaines ou de collines fortement pénétré par le capital marchand (fronts pionniers et cultures commerciales)
-  Espace montagneux isolé mais largement pénétré par le mode de production capitaliste (opium)
-  Espace où domine une paysannerie parcelaire (type Muang traditionnelle)
-  Espace montagneux encore peu pénétré par le capital marchand (agriculture sur brûlis orientée vers l'autosubsistance)

0 50 kilomètres

Unités spatiales d'ordre typologique (figure 8)

1) Les unités du type Muang, celles qui sont les plus fortement encadrées par un centre urbain (de la capitale régionale au centre local) sont les mieux pénétrées par le mode de production capitaliste et les principaux intermédiaires de sa pénétration. C'est dans le centre urbain que se concentrent bourgeoisie de fonctionnaires et bourgeoisie commerçante, capitalisme marchand et capitalisme industriel dépendant de Bangkok et du système capitaliste international. Le sol y est presque totalement approprié selon le droit nouveau (*Chanot*). La plupart des entreprises commerciales et industrielles s'y concentrent ainsi que les agences des banques. L'administration et les organismes d'Etat y sont également localisés.

2) Dans un rayon de 10 à 30 km environ autour d'un centre urbain les cultures commerciales sont très développées sous la dépendance d'une industrie de transformation (agro-alimentaire) et (ou) des commerçants chinois ou sino-thai du centre. La propriété urbaine est importante ainsi que les migrations quotidiennes vers la ville. Ce type de Muang se forme autour des centres ayant un statut municipal. Il a une extension plus ou moins grande selon l'importance et le dynamisme du centre urbain. Il faut que la ville ait une richesse et un ensemble d'activités suffisant pour induire une telle zone périurbaine. Chiang Mai, Lampang, Phitsanulok, Nakhon Sawan, Uttaradit, Phrae sont actuellement les seules répondant à ces conditions. Il faudrait faire des recherches dans chacun de ces cas pour délimiter avec précision l'extension de cette zone périurbaine.

3) Les autres Muang avec une paysannerie parcellaire ont un centre qui n'exerce pas une attraction et une influence très forte comme dans le cas précédent. Ces «pays» sont des unités homogènes faiblement contrôlées et encadrées par leur centre commercial et administratif. Leur réalité est avant tout celle d'un «espace social», héritage de l'histoire. Ce sont des Muang au sens traditionnel comme Chiang Dao, Phrao, Chae Hom dans le Nord montagneux par exemple, ou Phichai, Kong Krailat ou Phran Kratai dans la plaine de Sukhothai. La riziculture et un fort secteur d'autosubsistance subsistent à côté du secteur des cultures commerciales qui s'est développé plus récemment. Le mode de production capitaliste n'y est pas généralisé mais domine une petite paysannerie parcellaire.

4) En dehors de ces espaces anciennement et densément peuplés que sont les Muang urbains ou traditionnels on a observé des zones nouvellement mises en valeur en plaine ou en collines, ce sont des zones pionnières d'étendue très variable. La population récemment immigrée est encore peu enracinée. L'habitat se disperse. L'économie rurale est presque exclusivement commerciale, la riziculture d'autosubsistance tenant une très faible place ou étant inexistante. Le mode de production capitaliste par l'intermédiaire du capitalisme marchand y est nettement dominant mais plusieurs formes précapitalistes de rapports de production y existent encore (relations patron-clients en particulier). Le fort endettement et la dépendance vis-à-vis des commerçants chinois ou sino-thai (Tao Kae) sont les signes les plus visibles de la forte pénétration du capitalisme dans cette paysannerie de pionniers. Les centres commerciaux sont le plus souvent extérieurs à ces zones pionnières et sont des centres de Muang voisins. Ces espaces pionniers encore assez flous sont structurés par les pistes et routes qui les pénètrent et ont permis leur constitution. Ce sont par exemple les collines au Nord de Si Satchanalai de part et d'autre de l'ancienne route Si Satchanalai-Phrae, le Thung San avec son quadrillage de pistes à l'E de Phrom Phiram ou les coopératives de colonisation des terres neuves (*Saakon Ti Din*) au S de la voie ferrée Sawankhalok-Ban Dara. Ce type d'espace organisé de façon plus ou moins spontanée ou avec une intervention de l'état dans l'infrastructure routière et dans les structures foncières est bien représenté dans la plaine de Sukhothai et sur ses bordures.

5) Les espaces montagneux du Nord sont les deux couronnes périphériques distinguées plus haut. Le haut des versants et les sommets des montagnes au-dessus de 1 000 mètres, domaine des cultivateurs de pavot (Meo, Yao et Tibéto-Birmans) sont très largement pénétrés par le capitalisme marchand des Ho. Le complexe maïs-opium domine une économie où le secteur d'autosubsistance (ray de riz sec ou rizières irriguées) est très réduit et souvent même inexistant. Le mode de production capitaliste s'articule ici sur les survivances d'un mode de production tribal antérieur dans lesquelles les relations de parenté et l'absence d'appropriation privée des terres maintiennent des structures communautaires.

6) Enfin les vallées et versants montagneux (entre 400 et 1 500 m environ) mal reliés au réseau de transport moderne sont l'espace le moins pénétré par le mode de production capitaliste. Chez les Lua et les Karen la part de la production agricole commercialisée est très faible et les échanges avec la plaine limités. Un mode de production de type tribal est encore souvent dominant. Cependant l'accroissement de la pression démographique et les migrations temporaires dans les basses terres ou à l'étage Meo supérieur favorisent l'aménagement de rizières irriguées dans les fonds de talweg et l'apparition de quelques cultures commerciales (caféiers, pyrèthre...). Une paysannerie parcellaire de plus en plus comparable à celle des Khon Muang des vallées restées en dehors du périurbain est en formation, le mode de production tribal n'existant plus alors que sous forme de survivances.

Ces six types d'espace peuvent être cartographiés de façon schématique dans la plaine de Sukhothai, dans les bassins de Chiang Mai, de Lampang et sur les montagnes qui les entourent. En s'appuyant sur la cartographie des paysages et sur des enquêtes socio-économiques on peut aboutir à une telle représentation (figure 8). L'ancien système spatial précapitaliste en auréoles s'efface peu à peu pour céder la place à un espace inégalement pénétré par le mode de production capitaliste, une structure en peau de panthère, où les six types précédemment définis constituent des taches irrégulières. Cet espace est de plus en plus dominé par les villes, chaque petite ville n'étant qu'un relais de Bangkok. Des espaces continentaux cohérents, ayant leurs propres centres, portant en eux-mêmes leur propre principe d'organisation, doués d'une très grande autonomie, sinon d'une indépendance de fait et entretenant des rapports autant avec les autres espaces continentaux du Nord et de l'Est qu'avec les espaces côtiers du Siam et de la Birmanie du Sud, sont peu à peu devenus l'hinterland, ou plus exactement une partie de l'hinterland, d'une ville géante, Bangkok, directement rattachée au système capitaliste mondial. Une telle transformation n'est que la forme spatiale des modifications qui se sont parallèlement développées dans la formation économique et sociale siamoise.

CONCLUSION

En limitant cette étude à une région, le Nord de la Thaïlande, et en y analysant l'évolution des rapports sociaux au cours des cent dernières années, on a voulu montrer ce qu'une analyse marxiste peut apporter à une étude de l'organisation de l'espace à moyenne échelle. Il s'agit d'un premier essai dont les insuffisances sont évidentes. Mais la nécessité d'analyses très concrètes à un niveau régional se fait sentir dans un domaine où la plupart des études publiées se situent à un niveau international ou national, et restent souvent très générales ou théoriques.

Il ne faut évidemment pas perdre de vue la formation sociale dans son ensemble, qui est essentielle pour comprendre les transformations d'un espace régional. On s'y est référé ici le plus souvent possible. Mais l'aménagement et la planification dans la plupart des pays du Tiers-Monde reconnaissent de plus en plus la nécessité d'analyser et de poser les problèmes à une échelle moyenne

(grandes régions à l'intérieur d'un territoire national). En Asie du Sud-Est, que ce soit en Thaïlande, aux Philippines ou en Indonésie, la planification se régionalise. Il faut donc également mener à ce niveau une analyse critique de l'aménagement de l'espace et, pour cela, voir comment, très concrètement, l'évolution des rapports sociaux de production a entraîné des modifications dans les structures ou les systèmes spatiaux. La pénétration différentielle du capital marchand puis industriel dans de tels espaces apparaît comme une critère essentiel de régionalisation. Mais les rapports de production précapitalistes sont toujours présents et marquent encore très largement l'organisation de l'espace actuel. Il faut donc essayer de démêler les structures héritées des structures nouvelles qui se mettent en place actuellement, et leur combinaison. Une telle étude fournira les bases indispensables à une critique en profondeur de toute politique d'aménagement du territoire en cours.

NOTES

1. Les caravanes de poneys et de mulets conduites par les Ho se chargeaient du commerce le plus lointain avec la Chine (Yunnan) mais aussi du commerce régional entre divers états Shan et les principautés Lao. Les Shan et les Khon Muang avec des caravanes de zébus se livraient à un commerce plus local, d'une province ou d'une principauté à une autre, se fondant sur des liens ethniques et de parenté au sens large. Voir Moerman, M. (1975), p. 151-171.

2. L'évolution générale de la formation sociale siamoise entre ces deux dates est analysée dans Bruneau, M. et *al.*, 1977, p. 183-184. On n'en reprendra pas ici les termes, mais on développera ce qui intéresse plus particulièrement le Nord.

3. Déjà sous les règnes de Rama III (1824-1851), plus encore sous ceux de Mongkut (1851-1868) et de Chulalongkorn dès son avènement (1873) les grands travaux étaient effectués par des salariés chinois et financés par des impôts indirects. L'abolition de la corvée en 1899 consacre un état de fait.

4. Avec un très faible capital technique, la petite exploitation familiale produit pour sa propre consommation et un surplus commercialisable réduit.

5. Par exemple, la Siam Cement Company, formée en 1913 avec un capital pour moitié à des capitalistes étrangers et la British American Tobacco Company jusqu'en 1941, une usine de savon... Le capital marchand national, chinois, possédait des établissements plus petits, rizeries, sucreries, distilleries d'alcool...

6. «L'United States Operation Mission to Thailand», organisme américain d'aide et de contrôle de l'aide accordée par les Etats Unis à la Thaïlande.

7. Après la seconde guerre mondiale, la chute du taux de mortalité entraîne une montée du taux d'accroissement naturel qui dans les années 60 atteint la valeur de 3,5% par an environ, alors que l'accroissement annuel de la population (immigration comprise) n'était que de 2% au début du XXe siècle.

8. Il faut entendre par expropriation l'ensemble des procédés par lequel les travailleurs se trouvent séparés de leurs moyens de production et ne peuvent plus mettre en oeuvre leur force de travail qu'en la vendant au capital. Ces procédés sont divers; expropriation brutale par saisie de terres ou de petits ateliers; concurrence, endettement suivi de non remboursement.

9. Cet essai de définition de régions d'encadrement à l'état embryonnaire s'appuie sur la carte de «l'équipement, du dynamisme et du rayonnement commercial des villes dans les seize provinces de la Thaïlande septentrionale» (Bruneau, M., 1975, p. 338), sur celle des voies de communications en 1970 (figure 5) et des divisions administratives ainsi que sur des enquêtes villageoises effectuées dans six provinces du Nord de la Thaïlande.

10. On utilise le terme de région d'encadrement par opposition à région fonctionnelle. En effet, une région fonctionnelle s'organise autour d'un véritable pôle économique doué d'un certain degré d'autonomie comme c'est le cas en Europe. Dans les pays sous-développés en revanche les villes autres que la capitale hypertrophiée sont des «villes encadrantes», selon l'expression de M. Rochefort, simples relais de la domination politique, économique et culturelle de cette capitale.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDREWS, J.M. (1935) *Second rural economic survey - 1934-1935*. Bangkok, 396 p.
- BACKUS, M. (ed.) *Siam and Laos as seen by our American missionaries*. Philadelphia.
- BAU, D.H. (1951) *Agricultural economic survey of Sarapee district Chiangmai province, Thailand*. Bangkok, FAO, 33 p., multigr.
- BRUNEAU, M. (1973) Dynamique des paysages et organisation de l'espace dans la plaine de Sukhothai (Thaïlande). *L'espace géographique*, 2 (3): 207-223.
- BRUNEAU, M. (1974) Ethnies, peuplement et organisation de l'espace en Thaïlande septentrionale. *Cahiers d'Outre-Mer*, (108): 356-390
- BRUNEAU, M. (1975) L'apparition du fait urbain dans le Nord de la Thaïlande. *Cahiers d'Outre-Mer*, (112): 326-361.
- BRUNEAU, M., DURAND-LASSERVE, A., MOLINIE, M. (1977) La Thaïlande analyse d'un espace national. *L'espace géographique*, 6 (3): 179-194.
- BUNNAG, T. (1977) *The provincial administration of Siam (1892-1915)*. Kuala Lumpur, Oxford University Press, 322 p.
- CALDWELL, J.C. (1967) The demographic structure. In TH. SILCOCK (ed). *Thailand social and economic studies in development*. Canberra, Australian National University Press, p. 27-64.
- CARTIER, M. (1970) Une tradition urbaine: les villes dans la Chine antique et médiévale. *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 25 (4): 831-841.
- CHAPMAN, E.C. (1967) *An appraisal of recent agricultural changes in the northern valleys of Thailand*. Bangkok, Kasetsart University, 15 p. multigr.
- CHESNEAUX, J. (1969) Le mode de production asiatique. Quelques perspectives de recherche. In «*Sur le mode de production «asiatique»*». Paris, CERM.
- COLQUHOUN, A.R. (1885) *Amongst the Shans*. London, Paragon book reprint corp., New York, 1970, 392 p.
- COLQUHOUN, A.R., HALLET, H.S. (1888) *Report of the railways connexion of Burmah and China with account of exploration survey*. London.
- CONSULATE NAKAWN LAMPANG (1905) London, Public Record Office, F.O. 821/68.
- CREDNER, W. (1936) *Siam, Laos Land der Tai*. Stuttgart, J. ENGELBORN, 422 p.
- CURTIS, L.J. (1903) *The Laos of North Siam*. Philadelphia.
- GRANJEAN, M. (1846) Lettre à sa famille. *Annales de la propagation de la foi*, Lyon, 18 (48): 65.
- HALLET, Holt S. (1890) *A thousand miles on an elephant in the Shan States*. Edinburgh.
- IBOS, Lt (1900) *Les droits de la France au Siam*. Hanoi, Publication de la Revue Indochinoise.
- INGRAM, J.C. (1971) *Economic change in Thailand (1850-1970)*. Stanford, Stanford University Press, 352 p.
- KANDAOUROFF, M.P. (1933) *Les chemins de fer du Siam*. Paris.
- LUNET DE LA JONQUIÈRE, E. (1906) *Le Siam et les Siamois*. Paris.
- MAC CARTHY (1883) *Report respecting the central and northern provinces of Siam*. London, Public Record Office.
- HANKS, L.M. et J.R. (1973) Reflexions on Ban Akha Mae Salong. *Journal of the Siam Society*, 63 (1): 72-85.
- MAC LEOD (1869) Captain Mac Leod's journal, 1837. In *Parliamentary Accounts and Papers*. London, (46): 20-99.
- MOERMAN, M. (1975) Chiangkham's trade in the «old days». In *Change and persistence in Thai society*, G.W. SKINNER, A.T. KIRSCH (ed) Ithaca, Cornell University Press, p. 151-171.
- NEIS, P. (1885) Voyage dans le Haut Laos. *Le tour du monde*. Paris.
- OFFICE OF THE NATIONAL ECONOMIC AND SOCIAL DEVELOPMENT BOARD (1973) *Selected indicators for Northern Region*. Bangkok, 116p.
- PALLEGOIX, Mgr (1854) *Description du royaume Thai ou Siam*. Paris, 2 vol., 625 p.
- ROBEQUAIN, C. (1931) Le développement des voies ferrées et des routes en Indochine Française et au Siam. *Compte-rendu du Congrès International de Géographie*. Paris, 3(4).
- SATOW, E. (1886) *Diary of a journey from Bangkok to Chiangmai and back, december 1885-march 1886*. London, Public Record Office, Satow Papers.
- STERNSTEIN, L. (1964) An historical Atlas of Thailand. *Journal of the Siam society*, (52): 1-20.
- THODEY, A.R., SEETISARN, M. (1973) Multiple cropping in Northern Thailand. In *Seminar on multiple crop diversification in Taiwan and its relevance to other asian countries*. Taipei, 20 p. multigr.
- THE MISMANAGED FOREST (1970) *Investor*, 2(12): 1249-1252.
- VICKERY, M. (1970) Thai regional elites and the reforms of King Chulalongkorn. *Journal of Asian Studies*, 29 (4): 873-880.

VIMILLE, A. (1973) Lutte de classes en Thaïlande. *Critique de l'économie politique*, (13-14): 188-229.
 ZIMMERMANN, C.C. (1931) *Siam, rural economic survey, 1930-31*. Bangkok, 320 p.

GLOSSAIRE DES PRINCIPAUX TERMES THAI UTILISÉS DANS LE TEXTE

- Amphoe* : อำเภอ district, subdivision administrative de la province (*Changwat*), ayant à sa tête un fonctionnaire du ministère de l'intérieur (*Nai Amphoe*). L'ancien nom est *Kwaeng*.
- Ban* : บ้าน maison mais aussi village suivi du toponyme.
- Bung* : บึง marécage ayant souvent un étang en son centre.
- Changwat* : จังหวัด province, division administrative principale, ayant à sa tête un gouverneur nommé par le premier ministre. Ancien nom: *Muang*.
- Chao* : เจ้า prince ou aristocrate d'un rang très élevé dans le royaume du Siam et les principautés du Nord. Le *Chao Muang* est le souverain local d'un Muang important.
- Chiang* : เชียง ville fortifiée. On utilise également le terme de *Vieng* ou *Viang* dans le Nord montagneux.
- Doi* : ดอย montagne dans le Nord montagneux.
- Kam Muang* : คำเมือง langue Thaïe des anciennes principautés du Nord montagneux.
- Khao* : ข้าว riz. *Khao tiao*, riz mandarin; *Khao nio* ou *nung*, riz gluant; *Khao pi*, riz tardif; *Khao klang pi*, riz moyen; *Khao do*, riz hâtif.
- Khon Muang* : คนเมือง Tai du Nord montagneux, des anciennes principautés.
- Khvae* : แคว rivière secondaire.
- Mae Nam* : แม่ฟ้า rivière principale.
- Miang* : ผึ้ง feuilles de thé bouillies et fermentées composant une chique couramment consommée par les Khon Muang *Pa Miang*: vergers de thiers dans la forêt sur les montagnes du Nord.
- Muang* : เขื่อน canal d'irrigation dans le Nord montagneux. Le *Kae Muang* est le chef de l'irrigation élu par les usagers.
- Muang* : เมือง unité territoriale de taille très variable, allant du royaume (*Muang Thai = Thaïlande*) à la simple province ou même au district actuel. (Les principautés du Nord montagneux, vassales du royaume du Siam s'appelaient aussi *Muang*). Enfin ce même terme de *Muang* désigne la petite ville ou le petit centre de ce territoire. Ainsi *Muang Fang* désigne le chef-lieu du district de Fang. Quant au *Lak Muang*, il s'agit d'un poteau de bois situé au centre de chaque *Muang* symbolisant le *Phi Muang* et les ancêtres du prince (*Chao Muang*) qui gouverne le *Muang*. Le *Phi Muang* est l'esprit ou le génie du *Muang*, le symbole de son unité, auquel le prince offre un sacrifice annuel.
- Muban* : หมู่บ้าน village, littéralement groupe de maisons. La plus petite unité administrative, avec à sa tête un chef (*Puyaaiban*).
- Na* : นา rizière. *Na wan*, rizière semée; *Na dam*, rizière repiquée.
- Na* : ฟ้า saison dans le Nord montagneux. *Na nao*, saison fraîche et sèche; *Na hon*, saison chaude et sèche; *Na fon*, saison de pluies.
- Nai* ou *Nay* : นาย aristocrate du royaume du Siam contrôlant un nombre déterminé de *Phrai* pour les besoins militaires et la corvée. Terme utilisé aujourd'hui chez les Siamois pour désigner un patron de village.

Nong	: นอง	étang.
Phi	: ผี	génie tutélaire généralement attaché à un lieu. Le <i>Phi Ban</i> est l'esprit du village, le <i>Phi Muang</i> celui du Muang.
Phrai	: ไพร่	paysan libre attaché à un patron (<i>Chao</i> ou <i>Nai</i>) et astreint à la corvée. Dans le royaume du Siam on distinguait les <i>Phrai Luang</i> dépendant du roi des <i>Phrai Som</i> attachés à un <i>Chao</i> ou un <i>Nai</i> .
Phraya	: พระยา	aristocrate de rang inférieur exerçant des fonctions d'encadrement au niveau local.
Po Lieng	: พ่อเลียง	paysan riche, souvent commerçant, patron dans un village ou un Tambon. On utilise également ce terme pour les médecins ou les patrons d'un niveau supérieur résidant en ville. Terme du Nord montagneux.
Pu Khao ou Khao	: กุฎ	montagne chez les Siamois de la plaine centrale.
Rai	: ไร่	mesure de surface couramment utilisée en Thaïlande: 1 rai = 0,16 hectare; 6,25 rai = 1 hectare. Un rai se subdivise en quatre <i>ngan</i> .
Ray	: ไร่	- clairière de défrichement dans laquelle on fait une culture sur brûlis pendant une période qui peut durer de 1 à 3 ans. Cette culture est suivie d'une jachère forestière. C'est un essart. - champs de culture du pavot à opium abandonné après 5 à 10 ans de culture (ray de pavot ou ray d'opium). - champs de culture sèche commerciale chez les Tai avec ou sans jachère herbeuse.
Siamois	: ไทย	Thai de la plaine centrale.
Suan	: สวน	verger ou jardin maraîcher.
Tai	: ไท	terme général désignant les membres de tous les groupes ethniques utilisant une langue Tai.
Tambon	: ตำบล	canton, comprenant une dizaine de villages (<i>Muban</i>) qui ne doivent pas être distants entre eux de plus d'une journée de marche. A sa tête se trouve un chef (<i>Kamnan</i>) qui est l'un des chefs de village élu par les autres et le chef de district (<i>Nai Amphoe</i>).
Thai	: ไทย	Tai vivant à l'intérieur des frontières de la Thaïlande actuelle.
That	: ทาส	esclave pour dettes ou prisonnier de guerre.
Thua	: ถั่ว	nom générique pour les haricots. On a ainsi les <i>thua keo</i> : haricots mungo; <i>Thua kaek</i> : haricots sabre.
Thung	: ทุ่ง	bas-fonds marécageux.
Wat	: วัด	temple bouddhiste ou pagode. Il comprend dans un enclos le <i>Vihan</i> hall d'assemblée des villageois, le <i>Chedi</i> ou <i>Stupa</i> reliquaire, le <i>Bot</i> bâtiment plus petit servant à l'ordination des bonzes, la <i>Sala</i> abri ouvert pour des visiteurs, le <i>Kouthi</i> résidence des bonzes (<i>Phra</i>).